

III

LE MESSAGE

« I often feel that anthropologists, by making a careful
« comparison between the languages of Dover and Calais,
« could long ago have discovered truths that they only
« brought to light recently by going all the way to the
« South Sea islands. »

J. G. Weightman
"Translation as a Linguistic Exercise"
English Language Teaching, V. 3 (1950) : 69-76.

“J’y allais”, mais “j’irai” ou “j’irais”.

Après les comparaisons et aussi quand on veut éviter la répétition d’un adjectif attribut, le français “représente”, alors que l’anglais sous-entend.

- He came sooner than you expected :
Il est arrivé plus tôt que vous ne vous y attendiez²⁰.
- He is satisfied, but I am not :
Il est satisfait, mais je ne le suis pas.
- Don’t do more than is necessary :
N’en faites pas plus que ce n’est nécessaire.

§ 146. Par contre le français n’emploie pas de pronoms qui ne se rapportent à un point précis de l’énoncé. Les rares exceptions sont des idiotismes du type : “Il l’a échappé belle”, ou des expressions familières ou vulgaires comme “Je la saute”.

En anglais le pronom qui ne représente rien de précis se rencontre dans la langue littéraire (voir les exemples A) ou dans la langue familière (voir les exemples B).

- | | | |
|-------------------------------|---|----------------------------------|
| A. He saw to it that... | : | Il a fait en sorte que... |
| Rumor has it that... | : | Le bruit court que... |
| He was hard put to it to... | : | Il était très embarrassé pour... |
| I find it hard to believe.... | : | J’ai du mal à croire... |
| He thought it wise to... | : | Il crut bon de... |
| B. Hop it! | : | Filez ! |
| Skip it! | : | Ça suffit ! |
| Cut it out! | : | En voilà assez ! Ça va ! |
| Stop it! | : | Finissez ! |
| Cheese it, the cops! | : | Vingt-deux, vlà les flics ! |
| Watch it! | : | Attention ! |

(20) Il semble cependant que l’ellipse soit permise dans le cas de “penser” : “...que vous ne pensiez”.

III

LE MESSAGE

« I often feel that anthropologists, by making a careful
« comparison between the languages of Dover and Calais,
« could long ago have discovered truths that they only
« brought to light recently by going all the way to the
« South Sea islands. »

J. G. Weightman

“Translation as a Linguistic Exercise”

English Language Teaching, V. 3 (1950) : 69-76.

NOTIONS PRELIMINAIRES

§ 147. Notre III^e partie porte sur un sujet infiniment plus vaste que les deux précédentes. En effet, on notera que l'analyse linguistique qui part des unités sonores pour aboutir aux systèmes les plus complexes de la syntaxe, s'élève de niveau en niveau, passant chaque fois dans un domaine où le nombre des faits observés est toujours plus nombreux. Tant que l'analyse porte sur les phonèmes et leurs combinaisons, il est possible d'opérer sur des nombres relativement maniables. Mais déjà sur le plan du lexique (notre I^e partie), les variations de sens des unités lexicologiques sont si nombreuses qu'elles sont presque en dehors de notre atteinte : en tout cas, les lexicographes ne s'entendent pas sur le nombre de ces unités et aucun dictionnaire ne saurait prétendre être complet. Avec la syntaxe (notre II^e partie), les combinaisons sont innombrables, et c'est sans doute pourquoi ce sujet est en général si mal traité dans les grammaires ; on ne peut pour l'instant que rechercher des types généraux et extrapoler à partir d'observations forcément incomplètes. Au niveau du message, que nous allons aborder maintenant, il nous paraît impossible de vouloir explorer à fond ce domaine sans appareils spéciaux comme les machines à mémoire électronique. Mais il nous est heureusement loisible de faire un tour d'horizon, sans nous cacher que le linguiste ne peut guère prétendre qu'à suggérer les grandes lignes, sans aucunement épuiser le sujet.

On a vu que le message est l'ensemble des significations de l'énoncé, reposant essentiellement sur une réalité extra-linguistique, la situation. Cette situation suggère, appelle le message et par conséquent fait entrer en ligne de compte les réactions psychologiques du sujet parlant et celles de son interlocuteur. Nous nous trouvons ici devant un problème immense et essentiel, celui des rapports entre langue et pensée, qui sort évidemment du cadre de la présente étude, bien qu'il colore constamment nos considérations sur le message. Enfin, l'interprétation correcte de la situation est fonction, en dernier ressort, des connaissances métalinguistiques qui dominent le comportement social de chacun de nous.

Dans les pages qui vont suivre, nous nous occuperons d'abord d'étudier le message dans son contexte linguistique, puis dans ses rapports avec la situation et la métalinguistique ; enfin, nous essaierons de conclure cet exposé en montrant comment le traducteur peut se préparer convenablement à sa tâche par la documentation du texte à traduire, qui fait appel à la situation.

CHAPITRE I

MESSAGE ET SITUATION

§ 148. Les sens du message peut se dégager de plusieurs façons ; nous en retiendrons trois, dont l'importance varie selon les cas :

Le **sens structural**, c'est-à-dire celui qui se dégage normalement des éléments de la structure fournis par le lexique et assemblés selon les lois de l'agencement. Ex. : "On entering the room, he saw him sitting at the table : En entrant dans la pièce, il le vit assis à la table". Cet exemple correspond parfaitement, sur le plan du message, à ce que nous avons appelé un cas de traduction littérale, sur le plan de l'agencement. Autrement dit, il n'y a pas dans ce message, tout au moins tel qu'il est présenté ici, en dehors du contexte et avec une situation encore floue dans l'esprit du lecteur, d'éléments stylistiques ou sémantiques¹ qui se superposent à la somme des mots dont il est composé. Ce parallélisme des langues rapprochées est très certainement l'indice d'une communauté historique de pensée et de culture: il offre au traducteur des cas simples, susceptibles de recevoir une solution parfaite dans le cadre de LA.

§ 149. Le **sens global**, tel qu'il est fourni par le contexte. Il y a des cas en effet où la structure ne suffit pas à expliciter la totalité du message ; il faut noter d'ailleurs qu'en général, ce dernier ne se

(1) Cette première définition du sens s'appuie donc sur les deux axes essentiels selon lesquels s'ordonnent les faits de langue, comme nous l'avons plusieurs fois souligné. Il convient de noter que le sens structural porte en lui-même des ambiguïtés qui ne relèvent pas du message, mais qui le conditionnent. Par exemple, "il prit son chapeau" ; "s'étant cassé le bras" ; "I am meeting a friend" offrent au traducteur des ambiguïtés qui ne sont pas le fait du rédacteur du message. Seul le contexte dira s'il faut traduire par : "he took his (her) hat" ; "having broken his (her) arm" ; "je vais rencontrer un ami (une amie)". Ces servitudes structurales représentent une source d'entropie par rapport au message global ; le traducteur peut être amené à les expliciter, ce qui représente un gain d'information (157).

situé guère sur le plan de la phrase, mais plutôt sur le plan du paragraphe. De même que l'on traduit "reed" par "anche" ou par "roseau", selon le cas, de même une phrase entière s'éclaire d'un jour particulier suivant le contexte qui l'encadre. C'est ce qui fait dire avec justesse aux professeurs qu'il ne faut jamais commencer à traduire une version avant d'avoir lu (et relu) le texte tout entier; c'est aussi en vertu de ce principe qu'il faut autant que possible replacer un texte de version dans le cadre du livre d'où il a été tiré.

Remarque : Trop souvent, les traducteurs ont à travailler sur un texte dactylographié qui ne reproduit pas le cadre véritable de l'original : les illustrations manquent, la disposition des légendes ou des têtes de chapitre est incompréhensible, les tableaux ou diagrammes sont donnés à traduire séparément, etc. : autant de sources de difficultés et d'erreurs. On traduit globalement, de même qu'on comprend globalement, même si, pour la commodité de l'exposé et de la vérification, nous préconisons des étapes et des cadres d'analyse.

Exemple 1 : Dans un texte de Duhamel, la traduction anglaise de : "Au début des temps, etc." par "When the house was new" serait impossible, si on ne savait par les paragraphes précédents qu'il s'agit d'une vieille maison. Dans un texte de R. Frost qui commence par : "Something there is that does not like a wall", on traduira "something" par "On dirait qu'un sort s'acharne sur les murs" à cause des vers suivants, qui évoquent les formules magiques et la superstition. En réalité, "sort" dit plus que "something" : mais ce gain d'information n'est qu'apparent, comme nous allons le montrer au § 151.

Exemple 2 : Du point de vue pédagogique, il est très intéressant de faire rechercher aux étudiants les éléments précis du contexte qui justifient l'explicitation d'un terme particulier. Par exemple, pour le texte de H. MacLennan (page 295), on remarque que "flat" est rendu par : "posées à plat", explicitation qu'il faut rattacher, en les soulignant d'un trait, aux mots : "propellers" (une hélice n'est pas plate), "sprawled", "waiting to be connected to their shafts". De même, on a traduit "sprawled" par : "étalent leurs pales", parce qu'on sait qu'il s'agit de "propellers". Cette explicitation ne conviendrait pas à n'importe quel objet, ex. : "sprawling on a bed : vautré sur un lit."

(2) Il y a cependant des cas où le sens global ne dépend pas du contexte non plus que de la situation. Nous avons alors affaire à des clichés ou allusions (240).

§ 150. Il y a des cas où la traduction ne ressort ni de la structure ni du contexte, et où le sens global ne peut être perçu pleinement que par celui qui connaît **la situation** à laquelle le message se réfère. C'est le cas de certains écriteaux, avis, affiches, qui ne sont pas compréhensibles sans un commentaire explicatif. Il serait impossible, croyons-nous, de traduire une phrase telle que : "You're on!" (En scène !) sans se référer à la situation ; si, pour comble d'infortune, la structure est ambiguë, alors il n'y a plus moyen de traduire du tout : "Je suis votre femme" peut correspondre à "I am your wife", ou à "I am following your wife" ; de même "aller à l'école : to go to (the) school" ; "aller à l'Ecole : to attend courses at some specialized institution" (cf. l'Ecole normale). On aura noté que, dans ce dernier cas, la majuscule supprime une partie de l'ambiguïté, en éliminant au moins les deux premiers exemples. Cependant il arrive souvent que des cas d'ellipse ne soient pas soulignés par une marque quelconque : "il a son certificat (d'études primaires)" ; "he was having his usual (drink)" ; "he stopped at the local (pub)" ; "il a fait un papier là-dessus" ; "il a été collé (au baccalauréat) en septembre".

Si le sens structural est suffisamment éclairé par les remarques exposées au cours des deux premières parties, il n'en est pas de même pour les deux autres sens, que nous nous proposons maintenant d'étudier avec des exemples à l'appui.

§ 151. Gains et pertes :

L'un des soucis majeurs du traducteur est de s'assurer que sa traduction transmet le contenu de l'original sans rien en perdre, toute perte, de sens ou de tonalité, en un point du texte, devant en principe être récupérée ailleurs grâce au procédé de compensation.

Le cas inverse peut-il se produire ? Peut-il y avoir gain par rapport à l'original ? A première vue, il semblerait que non. Il faut considérer cependant que le bon traducteur ne traduit pas seulement les mots, mais la pensée qui est derrière et que pour cela, il se réfère constamment au contexte et à la situation. Celle-ci ayant été claire-

(3) Beaucoup de ces ambiguïtés ne sont qu'apparentes et ne sauraient troubler un traducteur expérimenté ; une bonne technique de découpage des UT (App. 2) les dépistera sans peine, ce qui est d'ailleurs un exercice pédagogique intéressant. On notera en particulier les cas où la divergence de sens global entre deux énoncés ne repose que sur une très petite différence de structure. Exemples : Il est entré au Métro/Il est entré dans le Métro ; je vais vous mettre à votre porte/je vais vous mettre à la porte ; une heure plus tard, il mourait (He died an hour later)/une heure plus tard et il mourait (An hour later he would have been dead). Voir la discussion célèbre autour de la remarque du préfet de police Chiappe : "Demain je serai à la rue", qui avait été interprétée comme : "Demain, je serai dans la rue".

ment analysée et reconstituée, il est fort possible qu'une des deux langues, et pas nécessairement LD, en rende compte avec une plus grande précision. On sait en effet que deux langues données ne renseignent pas de la même façon sur une même situation. C'est ainsi que, pour prendre un exemple très simple, "his patient" renseigne sur le sexe du docteur, mais non sur celui du malade, alors qu'en français c'est le contraire.

Nous dirons donc qu'il y a **gain** lorsque la traduction explicite un élément de la situation que LD laisse dans l'ombre⁴. Une phrase qui marque un gain se suffit davantage à elle-même, elle rétablit les sous-entendus ou rappelle ce qui a été dit précédemment. Et parce qu'elle dépend moins, pour sa compréhension, du contexte ou de la situation, elle dispense le lecteur de s'y reporter.

Cette explicitation est due à des raisons d'ordre soit sémantique soit structural. Tantôt un mot se trouve à un plus haut niveau de généralisation que son équivalent en LA qui est par conséquent plus précis (comparer, par exemple, "atterrir" et "débarquer" avec "to land") ; tantôt la structure de la langue oblige à employer une tournure qui se trouve serrer la réalité de plus près. N'ayant pas la ressource des verbes à particules, le français est plus explicite quand il dit "Entrez sans frapper" pour "Walk in". Non pas que cette inscription sur une porte ne soit parfaitement claire pour un anglophone ; mais nous constatons que sa clarté dépend beaucoup plus de la situation que ce n'est le cas pour la traduction française.

Le gain n'est qu'apparent s'il n'ajoute en fait rien au sens de la phrase. C'est le cas des explétifs, des mots qui ne servent qu'à la corser, à lui donner une meilleure assiette, ou encore à satisfaire un certain besoin d'expressivité qui n'est pas logiquement nécessaire. Logan P. Smith, dans son livre *Words and Idioms*, fait de très justes remarques sur la valeur cinétique des particules en anglais. "Up" est une servitude qui n'ajoute aucune précision dans des expressions du type "hurry up", "cheer up". Il en est de même de "down" dans le premier des exemples ci-dessous.

Exemple N° 1 : On the way down from London to Brighton
En allant de Londres à Brighton

(4) Un gain par rapport à la situation serait impensable. Puisqu'il s'agit d'une transmission d'information de LD en LA, on peut appliquer le principe de la conservation de l'information, voir R. Ruyer, *La Cybernétique et l'origine de l'information* (Paris, Flammarion, 1954) "...puisque toute machine, quelque perfectionnée qu'elle soit, ne peut qu'augmenter l'entropie, il est évident que, corrélativement, elle ne peut que diminuer l'information". Nous allons montrer que le traducteur se révèle ici supérieur à la machine, puisque nous pouvons parler de gain ; mais ce mot s'applique au message et non à la situation.

(5) "In fact, we often add up to verbs in cases where, for the logical meaning, the preposition is not needed, as: wake up, hurry up, cheer up, fill

"Down" a ici une valeur cinétique, plutôt que sémantique. Il indique la direction vers un endroit jugé moins important. Le français n'en a cure. On peut donc ne pas tenir compte de "down" dans la traduction en français, mais il n'est pas inutile de l'ajouter quand on passe du français à l'anglais. Il rend la phrase anglaise plus idiomatique. Il satisfait le besoin de dynamisme qui est une des caractéristiques de l'anglais.

Exemple N° 2 :

Si nous modifions la phrase donnée plus haut en supprimant l'indication du point de départ :

On the way down to Brighton
nous constatons que "down" joue maintenant un rôle plus important : il est en effet le seul moyen que nous ayons de supposer que le voyageur a dû partir de Londres ou d'une ville située dans le nord de l'Angleterre, et non pas de Portsmouth ou de Dieppe, car l'anglais dirait alors :

on the way over to Brighton;
on the way across to Brighton⁶

La traduction française sera simplement : "En allant à Brighton". Elle accuse une perte par rapport à LA, puisqu'elle ne comporte aucun rappel du point de départ. Nous voyons ici que dans certains cas la particule n'est pas purement cinétique ; elle a aussi une valeur sémantique.

Exemple N° 3 :

"...he gave the two of them handsome tips, said good-by, and drove to the Warsaw station." (James Hilton)

Il faut connaître la situation pour savoir que le monsieur en question ne s'est pas rendu à la gare dans sa propre voiture, mais dans un fiacre. Nous dirons donc :

"et se fit conduire à la gare de Varsovie."

Il y a gain réel en français.

Exemple N° 4 :

"We passed few cars on the road."

up, clean up, etc. It would almost seem as if these particles and verbs of action took the place in our northern speech of the gestures in which our intercourse is lacking, but which are so vivid an accompaniment to the speech of the Latin peoples, whose languages are poor in the emphatic use of particles." (Logan Pearsall Smith, *Words and Idioms*, Londres, Constable, 1925.) On ne confondra pas ces exemples avec ceux où la particule rend l'aspect terminatif (64).

(6) "Over" pourrait également s'employer pour indiquer la traversée de Dieppe à Brighton.

L'extension sémantique du verbe "pass" en anglais ne permet pas de décider si celui qui parle veut dire: "croiser", "dépasser", ou à la fois "croiser et dépasser". Le français n'ayant pas un mot aussi général est obligé de préciser. Ici encore, c'est l'insuffisance sémantique qui aboutit à un gain. De même nous sommes amenés à être plus explicites quand nous traduisons "coat" (pardessus ou veston), "chair" (chaise ou fauteuil), "notebook" (U.S.) (carnet ou cahier).

Exemple N° 5 :

"Montez les bagages."

Le contexte, mais non la langue, indique si celui qui parle est en bas ou en haut. L'anglais fournit cette indication sans effort. "Take up" ou "Bring up the bags".

De même "Sortez !" ne nous dit pas si le locuteur est dedans ou dehors. Comparez : "Go (ou "get") out;" et "Come out!"

Dans la phrase : "Il rentre dans la maison", il y a ambiguïté, celle-ci disparaît en anglais : "He goes (comes) back into the house". La phrase anglaise révèle la position de l'observateur.

Suivant le cas notre mot "ici" deviendra donc "in here", "out here", "up here", "down here", "over here", "back here" (43).

Exemple N° 6 :

"I'll be right over : J'arrive (Je viens tout de suite)."

La phrase anglaise indique la position des deux interlocuteurs l'un par rapport à l'autre. Ils sont séparés par une certaine distance, sans qu'il y ait idée de montée ou de descente et sans qu'on tienne à souligner une sortie ou une entrée implicites. Rien n'empêche de dire en français si la situation l'exige : "Je monte" ou "je descends (ou "je traverse") tout de suite", mais le plus souvent on se contentera de : "Je viens tout de suite" alors que l'anglais précisera au moyen de ses particules :

I'll be right over, down, up, in, out.

Il y a donc chaque fois gain réel en anglais, ce qui est normal étant donné la préférence de cette langue pour les mots-images quand il s'agit de décrire une situation concrète (41).

Exemple N° 7 :

"...there was no sound but the ticking of a clock and the muffled clatter of the typewriters behind the glass."

Hugh MacLennan, *Barometer Rising*, p. 77.

(7) L'américain emploie peu "copy-book" ou "exercise-book". "Notebook" a les deux sens de "cahier" et de "carnet". Cf. aussi "pocket-book" pour rendre "agenda" et "portefeuille".

Prise séparément, ou même dans le cadre de son paragraphe, cette phrase ne permet pas d'évoquer à coup sûr ce que représente "glass". Mais si on se reporte de sept pages en arrière, on se rend compte qu'il s'agit d'une cloison de verre dépoli : "a partition of frosted glass" (p. 70). Nous dirons donc : "derrière la cloison vitrée", ce qui représente un gain par rapport à LD, d'après la définition donnée plus haut. Remarquons que si "verre" était susceptible du même emploi que "glass" la phrase ne serait pas plus claire en français qu'en anglais. La précision du français tient donc à une moindre extension du mot "verre".

Exemple N° 8 :

L'écrêteau "To the Station" peut être placé soit à l'entrée, soit à quelque distance de la gare. Des raisons de structure (91) empêchent de traduire "to" simplement par "à". Nous savons que l'étoffement obligatoire de la préposition se fera ici par un substantif. Le choix de ce substantif amène le traducteur à se rendre compte de la situation et à dire "Entrée de la Gare" ou "Direction de la gare". Il y a gain en français pour des raisons de structure.

Exemple N° 9 :

"Le matin du troisième jour, la mer s'était calmée. Tous les passagers..." (*La Revue de Paris*, janvier 1956).

Jusqu'à la virgule, et même jusqu'au point après "calmée", on ne peut traduire les premiers mots que par : "On the morning of the third day..."; mais, dans la deuxième phrase, le mot "passagers" indique qu'il s'agit d'une traversée : nous dirons donc : "On the morning of the third day out,..." La traduction anglaise éclaire sa lanterne dès le début : gain réel en anglais. Il n'en va pas de même pour les deux exemples ci-dessous, qui ne représentent que des gains apparents pour l'anglais : "He laid the newspaper on the table: il posa le journal sur la table" (Un journal se pose généralement à plat) ; "I am down at the other end : Je suis (ma chambre est) à l'autre bout du couloir". (Les couloirs sont généralement horizontaux.)

On notera que le principe de l'explication par le contexte, basé sur l'interprétation globale d'éléments du message dépourvus de marques morphologiques, semble relever exclusivement de la pensée. Reposant sur des circuits de probabilités extrêmement vastes et complexes, ce phénomène est sans doute l'obstacle majeur aux machines à traduire électroniques. La machine ne saurait à elle seule décider que dans les cas cités plus haut "glass" doit se rendre par "cloison vitrée", plutôt que par "verre", ou "To" par "entrée" plutôt que par "direction".

§ 152. *Un cas typique : les titres :*

En général, les titres de romans et de pièces de théâtre ne sont pleinement intelligibles que pour ceux qui ont lu le livre ou vu la pièce. C'est d'ailleurs là-dessus que comptent les auteurs, qui piquent la curiosité du public avec un titre parfaitement sibyllin vu de l'extérieur, et qui pourtant a des rapports secrets avec le message. La traduction de ces titres n'est donc possible que si l'on connaît le contexte, et il faut l'aborder en dernier lieu. C'est un exemple d'explicitation à l'état pur.

Comme le raccourci stylistique qui aboutit au titre est propre au génie d'une langue, on comprendra aisément que les titres demandent à être traduits par **modulation** (216 sq.), voire par **adaptation** (246 sq.). Nous en citons ici quelques bons exemples, dont la pertinence n'est toutefois apparente que pour ceux qui connaissent le sujet des livres cités :

"Hollow Triumph ; Château de Cartes" ; "Wuthering Heights : Les Hauts de Hurlevent" (Ici, transposition de l'effet sonore du nom propre) ; "Fatal in My Fashion : Cousu de fil rouge" (Jeu de mot sur "fashion" ; il s'agit d'un crime commis chez un grand couturier) ; "The Man with My Face : Comme un frère" (histoire de sosie). L'ellipse d'une partie d'un proverbe ou d'une locution habituelle semble très fréquente dans les titres modernes, cf. "Tel qu'en lui-même", etc.) ; "Le Grand Meaulnes : The Wanderer" ; "Out of the Past of Greece and Rome : Tableaux de la vie antique" (Noter la transposition vers le substantif) ; "Blackboard Jungle : Graine de violence" (Film sur l'enfance délinquante) ; "Le compteur est ouvert: Twice Told Tales" ; "Mixed Company : De tout pour faire un monde" ; "Thicker than Water : Les liens du sang" ; "Figure it out for yourself! : C'est le bouquet!" ; "An Alligator Named Daisy : Coquin de saurien", etc.

§ 153. **Les manchettes des journaux :**

Les manchettes de journaux nous offrent, surtout en pays anglo-saxons, des cas assez voisins qui demandent le plus souvent à être éclairés non seulement par le contexte, mais surtout par des connaissances métalinguistiques : allusions culturelles, politiques, historiques, faits divers, etc. Par exemple, l'allusion à Mussolini doit être comprise sous l'épithète de : "César de Carnaval", qui a été bien rendue en anglais par : "Sawdust Caesar" (MOD sur l'idée de carnaval, d'où le cirque, d'où l'arène, d'où la moulée ou sciure de bois ; jeu de mot sur "sawdust", qui sert aussi à remplir les poupées de son.)

L'interprétation des manchettes anglaises et américaines repose presque entièrement sur la situation et sur une série de conventions stylistiques, relativement récentes, qui tendent à la fois à surprendre le lecteur, à économiser de la place et à dire le plus de choses possibles avec le plus petit nombre de caractères typographiques. Au point de vue stylistique, ces manchettes ne relèvent pas directement de notre étude, car elles forment une langue marginale avec ses conventions propres, qui a fait l'objet de quelques études particulières⁸. Mais il convient de les signaler en passant, d'abord parce qu'elles posent des problèmes importants au traducteur, ensuite parce qu'elles reflètent une conception métalinguistique très particulière de l'information qui tend, par suite du prestige actuel de la presse anglo-américaine, à s'imposer à des journaux français et surtout aux journaux canadiens. Ainsi, les manchettes de la presse canadienne française ne sont trop souvent qu'une adaptation plus ou moins heureuse des manchettes anglaises correspondantes.

Voici quelques exemples de manchettes suivies d'un essai de traduction qui n'est parfois qu'une explicitation :

(1) "SOLID CLUES IN MURDER CLAIMED : L'affaire de l'avenue X : La police serait sur une piste importante." (2) "SOVIET CLOSE GAP IN AIR POWER RACE : Les Soviets rattrapent leur retard dans la course aux armements aériens" (3) "PORT TO GET NEW GRAIN FACILITIES : [De] nouvelles installations [sont] prévues pour la manutention des grains dans le port [de Montréal.]" (4) "EXPORTS HOLD UP AGREED : Le gouvernement accepte l'embargo sur les envois d'armes." (5) "PORT DARWIN, ALLIED NAVAL BASE, TARGET : L'aviation japonaise bombarde la base navale de Port Darwin". Nous perdons ici la notion d'"allié". On pourrait la réintroduire en traduisant : "la base navale russe", en laissant au lecteur le soin de conclure que Port Darwin était, à cette époque, une base "alliée". (6) "The Saving Skates" (*Time*) ; il s'agit des Jeux olympiques d'hiver. Seule la lecture des paragraphes qui suivent permettent de traduire ce titre sibyllin : "Grâce aux patineurs, l'honneur est sauf". (7) "Dashing Skis: Sur les pentes neigeuses (accompagne une illustration ; bon exemple de modulation). (8) "Noise to Live With" ; il s'agit du bruit des avions à réaction, sous la rubrique "Aviation". Traduction possible : "On s'habitue à tout".

Toutes nos traductions, dont certaines pourraient naturellement être plus elliptiques dans le cas d'un événement connu du public,

(8) Notamment celle de Heinrich Straumann : *Newspaper Headlines: a study in linguistic method*. Londres, G. Allen & Unwin, 1925.

représentent une précision, parfois considérable, par rapport à l'anglais. Pour s'en rendre compte, il suffit de citer ici quelques manchettes hors de leur contexte : elles deviennent, par là-même, totalement intraduisibles : "DEVIATES ISOLATION URGED ; PLAN GETS GO AHEAD ; WESTPORTERS MOB PECK ; INSANITY RULES CRITIC ; HANGING PROBE NAMED SOON", etc...

§ 154. Les faux amis de structure.

A côté des faux amis de la sémantique et de la stylistique (54 et 55), il faut maintenant considérer une troisième catégorie, celle où des structures soit lexicales (mots composés ou dérivés) soit syntaxiques, n'ont pas le sens que l'analyse de leurs éléments semblerait indiquer, bien que ces éléments, pris séparément, ne soient pas eux-mêmes des faux amis sémantiques ou stylistiques. Pour englober ces deux aspects de la question, l'aspect lexical et l'aspect syntaxique, nous proposons le terme de **faux amis de structure**, qu'il s'agisse d'un mot, d'un syntagme ou d'une phrase. Nous dirons qu'il y a faux amis de structure quand le sens global est différent du sens structural, et c'est bien entendu le sens global qui l'emporte. Sont donc classées dans cette catégorie toutes structures réunissant les conditions suivantes :

- a) les mots, ou éléments de mots, qui les composent ont individuellement le même sens dans les deux langues.
- b) ces éléments sont agencés dans le même ordre, compte tenu de certaines obligations structurales propres à chaque langue (voir le cas de "pine-apple", "pomme de pin")
- c) leur agencement aboutit à un sens, disons à un message différent.

Exemples : Des mots comme "pine-apple", "lodger", "counterpart", "cut-throat", "distaste" semblent, de par leur composition ou dérivation, appeler l'équivalence avec "pomme de pin", "logeur", "contre-partie", "coupe-gorge", "dégoût". En fait, on sait qu'ils veulent dire respectivement : "ananas", "locataire", "pendant", "coupe-jarret" (ex. de modulation), "répugnance". L'erreur la plus grossière serait de traduire "pine-apple" par "pomme de pin" et "lodger" par "logeur", ou encore "cut-throat" (qui est un homme) par "coupe-gorge" (qui est un endroit) ; la distinction est plus subtile entre "contre-partie" (idée d'échange, de compensation) et "counterpart" (pendant) ou entre "répugnance" (distaste) et "dégoût" (disgust). A la même catégorie appartiennent des expressions comme : "a man of the people : un homme sorti du peuple" (et non "un homme du

peuple") ; "confidence man : un escroc, un chevalier d'industrie" (et non "un homme de confiance").

§ 155. Dans le cadre de la syntaxe les exemples qui suivent offrent des parallélismes de structure et des divergences de sens.

"Il n'y a rien de tel que..." veut dire "There's nothing like..." et non "There's no such thing as..." qui se traduit par "...n'existe pas".

"C'est beaucoup dire" qui pourrait signifier "That's saying a lot" doit en fait se rendre par "That's going rather far", tandis que "That's saying a lot" a pour équivalent "Ce n'est pas peu dire". Le risque de confusion tient à ce que dans les deux expressions françaises "pas peu" n'est pas la même chose que "beaucoup"

De même :

- in view of : étant donné que (et non "en vue de")
- to have reason to : avoir lieu de, avoir des raisons de
(et non "avoir raison")

— nothing less than : tout ce qu'il y a de plus

(le contraire par conséquent de "rien moins que")

"Comment est la maison ? : What's the house like?" et non "How is the house?" qui n'appelle pas le même genre de réponse. Cf.

"How was the movie? : C'était bien le film ?", "Comment avez-vous trouvé le film ?"

"Since when...?" veut bien dire "Depuis quand...?", mais seulement avec une nuance sarcastique. ("Depuis quand répond-on comme cela à ses parents?") Il faut donc considérer que quand cette nuance est exclue, c'est "How long...?" qui traduit à la fois "Depuis quand?" et "Depuis combien de temps?".

"When", équivalent de "and then", ne peut se rendre par "quand". Ex. : Three men were killed when a tank blew up." Il ne s'agit pas d'une coïncidence mais d'un rapport de cause à effet. Disons donc : "Trois hommes furent tués à la suite de l'explosion d'un réservoir", ou mieux encore : "L'explosion d'un réservoir fit trois victimes". (120-121).

"Dear Sir, : Monsieur" (et non "Cher Monsieur" qui correspondrait à "Dear Mr. Smith")

"Be sure that..." : non pas "Soyez sûr que...", qui se dirait "You can be sure", mais "assurez-vous que..."

"Be sure he knows what he has to do:

Assurez-vous qu'il sait ce qu'il a à faire."

(9) C'est une des fautes les plus fréquentes au Canada français.

"Without doubt : Sans aucun doute", et non pas "sans doute" qui se dit "no doubt".

— His wife of thirteen years... :

Après treize ans de mariage, sa femme... (et non : "sa femme de treize ans"!)

— I don't think much of him :

Il ne m'emballe pas (et non "Je ne pense pas beaucoup à lui.")

— Il est intéressé dans cette affaire :

He has interests in this concern, (et non: "He is interested in it.")

Remarquons en passant que la différence de sens entre "So did I" (moi aussi) et "So I did" (ce que je fis) paraît purement arbitraire à un Français. Bien que ces deux tournures n'entrent pas vraiment dans la catégorie des faux amis de structure, elles permettent de constater une fois de plus l'écart entre le mot à mot et le sens global.

Les exemples qui précèdent appartiennent à la langue. Ils restent valables pour n'importe quel contexte. Mais il peut arriver que la langue admette au moins deux interprétations pour une structure donnée : le sens littéral et un autre, auquel cas c'est le contexte qui doit décider.

Ce n'est pas tout à fait ce qui se passe avec "I'll thank you to be polite", car le futur ici indique clairement qu'il faut traduire par "Je vous prierai d'être poli" et non pas par "Je vous remercie de votre politesse". De même "You can say that again!" l'accentuation de "that" signale au traducteur que le sens est : "Je vous crois!" "Vous l'avez dit!" "Et comment!" Par contre "se sauver" peut évidemment vouloir dire dans certains cas : "to save oneself" au lieu de "to run away". "Yes sir!", "No sir!" signifiera très souvent, comme on s'y attend : "Oui monsieur", "non monsieur", mais dans la bouche d'un Américain, cette expression peut s'employer sans que "sir" désigne un interlocuteur. "No sir! nobody is going to tell me how to run my business : Je vous le dis, personne ne va m'apprendre à faire marcher mon affaire." De même "You asked for it" se rendra, suivant le contexte, par : "Vous l'avez demandé", ou "C'est bien fait pour vous".

On voit d'après ce qui précède qu'il faut ranger parmi les faux amis de structure beaucoup de locutions figées, d'idiotismes à ne pas traduire littéralement : "He is talking through his hat : Il ne sait pas ce qu'il dit" (et non pas comme on entend dire parfois au Canada : "Il parle à travers son chapeau".) "Give me Beethoven any time : Ça ne vaut pas Beethoven". Ces idiotismes sont souvent précisés

(10) Ici encore, on ne voit pas comment l'idée de comparaison qu'explicite la traduction française pourrait sortir d'une machine à traduction.

dans des ouvrages de référence, mais le processus selon lequel le traducteur reconnaît l'équivalence entre deux locutions n'a pas encore été étudié. Il se réfère non pas tant à un critère contextuel qu'aux critères de situation dont nous allons maintenant parler.

§ 156. Explication par la situation :

Il y a des cas, avons-nous dit, où la traduction ne ressort ni de la structure, ni du contexte, mais où le sens global et ultime n'est perceptible que pour celui qui connaît la situation. On peut définir ce dernier terme comme englobant toute la réalité, concrète et abstraite que décrit l'énoncé. La situation étant le support conceptuel du message, il faut donc la connaître pour pouvoir déchiffrer ce dernier sans risque d'erreur, particulièrement toutes les fois où la seule structure est impuissante à évoquer nettement la situation". C'est le cas, par exemple, de certains avis ou affiches, qui ne sont pas suivis de commentaires explicatifs. Soit le signe SVP ; il ne correspond en soi qu'à une situation très vague, celle d'une demande polie. Mais si l'on voit un écriteau fiché sur une pelouse canadienne, avec le seul mot "SVP", on comprendra sans trop d'effort qu'il est préférable de ne pas marcher sur le gazon. De même, au Canada, un écriteau "WORMS" près d'une rivière suffit à indiquer que l'on vend des vers ou de la boëtte, alors que le même écriteau en Allemagne indiquerait la direction de la ville de Worms.

Il serait facile de multiplier les exemples de ce type d'ambiguïté, et nous allons en donner quelques-uns ci-dessous ; il faut noter toutefois que l'ambiguïté dont il s'agit, n'est valable que pour la langue écrite, où l'absence de marques adéquates, destinées à transcrire le rythme, l'accentuation et l'intonation, risque d'égarer le traducteur au moment du découpage.

(a) *Exemples français* : "Il faut séparer les culasses des fusils" ("from" ou "of?") ; "les ouvriers qui étaient fatigués demandèrent à interrompre le travail". (Ici, on pourrait mettre une virgule avant et après "qui étaient fatigués" pour préciser le sens de la phrase) ; "je tra-

(11) A. Blinkenberg fait bien ressortir cette primauté de la situation, voir en particulier *l'Ordre des mots en français moderne*, Copenhague, Host, 1928, p. 5. Il se poursuit en effet une évolution vers une indépendance vis-à-vis de la situation qui même aux niveaux les plus élevés de la démarche intellectuelle (raisonnement philosophique, démonstration mathématique, etc.) n'aboutit cependant jamais à une rupture. Autrement, le message n'aurait de valeur que par lui-même et non par rapport à sa fonction d'information. Cette dernière étape d'indépendance se réalise sans doute dans la création poétique moderne, qui de ce fait devient pratiquement intraduisible.

valleraï tant que je réussirai" ("so much that" ou "as long as"?) ; "vous connaissez tous les effets de cette maladie" ("You all know" ou "you know all the effects"?). Dans les deux derniers cas, l'intonation ou la prononciation ("tous" prononcé avec ou sans /s/ final) suffisent pour dissiper toute ambiguïté".

(b) *Exemples anglais* : "The Rare Book Room : dans une université, "la salle des incunables" ; "a light blue material : une étoffe bleu clair" ou "bleue et légère" ; "a speed zone : zone de vitesse surveillée", ou "zone où la vitesse est permise?" "A French teacher", "a French book" : doit-on interpréter "French" comme un adjectif de relation ou comme une épithète ? "Supplementary Staff Test" : s'agit-il d'un test supplémentaire, ou d'un test pour le personnel supplémentaire ? L'ambiguïté demeure avec une autre rédaction possible : "Additional Personnel Test". Enfin, nous avons eu l'occasion de parler du cas de : "A monk's cell", par rapport au français : "une cellule de moine", "la cellule d'un moine" (141).

On peut également ranger dans la même catégorie la mode d'un goût assez douteux qui veut que l'on remplace dans certains restaurants américains l'indication "Men/Women" or "Men/Ladies" par "He/She" ou "Pa/Ma". On notera qu'en raison du caractère elliptique de ces annonces, il n'y a que la situation qui puisse en rendre compte.

Il en va de même d'indications telles que :

"Down trains/Up Trains" dans une gare anglaise indique les trains en provenance ou à destination de Londres ;
 "From", sur une enveloppe "expéditeur" ; "Haut", sur une caisse ;
 l'anglais est plus clair avec "This Side Up" ; "Stage Door : Entrée des artistes" "

§ 157. Étude des situations :

Contrairement à ce qui se passe pour les unités lexicologiques, les situations ne se trouvent pas dans les dictionnaires. A peine en trouve-t-on mention dans les ouvrages de stylistique, sauf chez Bally qui utilise cette notion dans son *Traité* (TSF § 103) et en parle plus longuement dans *Le langage et la vie* (pp. 113-115, 2^e éd.). F. Brunot y pensait déjà, sur un autre plan, quand il écrivait : « Il faut se

(12) Ces trois derniers exemples sont de Bally, *LGLF* § 609.

(13) Il y a, dans tous ces exemples, une opposition fondamentale entre deux tendances : explicitation de l'anglais, renvoi à la situation du français. Ainsi, une pancarte dans un magasin DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE pourra se traduire par ASK FOR OUR CATALOGUE ; mais, dans une annonce de journal, l'anglais dira WRITE FOR OUR CATALOGUE, à la radio, PHONE FOR OUR CATALOGUE. La situation suffit donc à elle seule pour éclairer le traducteur partant du français, qui joue surtout avec des mots signes.

résoudre à dresser des méthodes de langage où les faits ne soient plus rangés d'après l'ordre des signes, mais d'après l'ordre des idées » (*La Pensée et la langue*, 2^e éd., Paris, Masson, 1929).

L'étude des situations est pourtant essentielle en stylistique comparée, puisqu'elle seule permet de décider, en dernier ressort, de la signification d'un message. Comme le souligne très justement E. Nida, « the person who is engaged in translating from one language into another ought to be constantly aware of the contrast in the entire range of culture represented by the two languages » (*Word*, vol. 1, n° 2, août 1945). Même si par la force des circonstances la majorité des traductions rapprochent des langues participant à une même aire générale de culture (par exemple la culture dite occidentale), il reste que chaque groupe culturel est suffisamment individualisé pour que les langues reflètent ces divergences dans leur stylistique. On remarquera en effet que toute la stylistique comparée est basée sur la différence d'interprétation d'une même situation par deux groupes linguistiques. On peut même poser en principe que, dans la mesure où une phrase se laisse traduire littéralement, elle reflète une communauté culturelle et, sur un plan plus élevé, une communauté conceptuelle et philosophique.

Nous indiquerons plus loin (App. 1) quelques moyens d'explorer la situation, à propos des techniques de nomenclature et de documentation. Nous voudrions seulement souligner ici la difficulté de cette recherche, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une langue étrangère ou de notre langue maternelle. A notre connaissance, le travail de H. Frei, *Le livre des deux mille phrases* (Genève, Droz, 1953) est le premier pas dans cette direction.

§ 158. Pour bien saisir la valeur de cette recherche, que le lecteur se demande à quelles situations correspondent les phrases suivantes : (1) "Le mécanicien n'a pas aperçu le signal" ; (2) "Saignant?" (3) "Et avec ça, Madame ?" (4) "You can't miss it!" (5) "You're on!" ; (6) "Wrong number" ; (7) "You're a stranger here", variante : "Hello, stranger!".

Nous pensons que ces messages ne peuvent s'entendre que pour les situations suivantes : (1) Il s'agit d'un mécanicien de chemin de fer, ce qui est d'ailleurs indiqué par les « marques » sémantiques "mécanicien" et "signal", ces deux mots excluant par exemple l'hypothèse d'un garagiste ou d'un fabricant de prothèses dentaires ; de plus, il est probable qu'il y a eu une catastrophe ferroviaire, autrement la remarque n'aurait pas de sens. (2) Il ne s'agit pas d'un monsieur qui saigne,

mais d'un biftek. (3) Ne se dira que dans un magasin, par une vendeuse à une cliente qui a déjà acheté un article. (4) Fait partie des indications fournies par quelqu'un qui vous montre le chemin. (5) On est au théâtre : "En scène !" C'est le régisseur qui parle. (6) Au téléphone. (7) On dit cela à quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis longtemps, par exemple en ouvrant la porte pour répondre à un coup de sonnette "On ne vous voit plus !" ; le tour familier implique une certaine intimité entre les interlocuteurs.

Il faudrait naturellement étudier la possibilité d'appliquer ces messages à d'autres situations ; autrement dit, les phrases ci-dessus pourraient-elles venir naturellement aux lèvres dans des circonstances autres que celles précisées plus haut ? Par exemple, une demoiselle du téléphone dirait-elle à un nouvel abonné : "Hello, stranger ?"

On voit que c'est bien peu probable et qu'en fait chaque situation appelle normalement et en quelque sorte automatiquement, un message et un seul. Par exemple, "Do you think we'll make it?" ne peut être dit que par une personne en retard pour son train ou qui craint de ne pas réussir dans ce qu'elle a entrepris ; la phrase suppose une atmosphère tendue, précipitée, etc. Cette correspondance du message et de la situation est d'autant plus intéressante ici, qu'aucune marque sémantique ne semble restreindre le sens de "make".

§ 159. Dans les exemples cités plus haut, l'association entre la situation et le message se fait presque automatiquement par suite de la fréquence de ces cas et de leur relative simplicité. Inversement, il existe des cas où, si la situation est nécessaire à la compréhension, elle n'est pas forcément évoquée par le message : il n'y a pas réversibilité. C'est ainsi que "You're coming home" peut aussi bien signifier : "Vous touchez au but" que "Vous rentrez chez vous" ; "Let it stand" peut s'appliquer au thé : "Laissez-le infuser", mais évoque tout aussi bien une correction typographique : "Ne pas tenir compte de la correction", ou la discussion d'une clause de contrat : "passons" — sans compter l'improbable "Laissez-le debout !"

Il est à remarquer que le plus souvent la langue ne souffre pas ces ambiguïtés structurales et introduit une marque permettant de se

(14) Comme le fait remarquer Blinkenberg (op. cit. p. 9) la très grande majorité des phrases que nous disons le long de la journée ont à ce point le caractère d'habitudes solidement établies, qu'elles sont déclenchées automatiquement. On peut donc prendre la question par les deux bouts : a) quelle est, pour une langue donnée, la réaction linguistique à une situation donnée ? b) quel est, pour une situation donnée, le cadre linguistique qui a tendance à se déclencher automatiquement. Cf. sur ce point J. P. Vinay, *Traductions*, pp. 47-64.

référer exclusivement à une situation donnée, cf. la distinction entre "Smith called this morning" (message ambigu pour un Britannique : est-ce au téléphone ou à la maison ?) et "Smith called here this morning", qui est un message parfaitement clair : il ne peut s'agir que d'un visiteur. L'ambiguïté n'existerait peut-être pas pour un Américain, qui dira "stop by" pour "passer chez". Les véritables ambiguïtés, au contraire, dérivent de l'ignorance où se trouve le lecteur de la situation originale. Par exemple, dans un livre sur les recherches archéologiques en Grande-Bretagne, on lit : "Accordingly, in August 55, he (Julius Caesar) made a start by crossing from Boulogne with some 10,000 men", etc.

Pour comprendre cette phrase, il faut suppléer les données topographiques qui sont implicites et rétablir la Manche ; on sent que la phrase a été écrite par un insulaire et de son point de vue. C'est la même attitude qui pousse les Anglais à appeler l'Europe occidentale : "The Continent", si bien qu'un jour de brouillard sur la Manche on a pu lire dans les journaux londoniens "Continent cut off", que nous traduirions naturellement par : "L'Angleterre isolée (du continent) par le brouillard". Il est à noter que ce sens particulier de "continent" s'est acclimaté même aux Etats-Unis, de sorte que le plus souvent, il faut le traduire par : L'Europe. Comme dans certains cas, ce mot peut désigner le continent nord-américain, seule la situation ou le contexte pourront nous guider dans son interprétation correcte.

L'explication par la situation se présente donc comme le problème le plus délicat auquel le traducteur devra faire face : et pour le résoudre, il ne dispose que d'un moyen : la connaissance métalinguistique. Puisque cette dernière repose, en fin de compte, sur la connaissance de l'homme, de sa philosophie et de son milieu, la traduction est donc vraiment un humanisme, et a sa place parmi les exercices les plus formateurs de l'esprit. On le savait déjà, au moins intuitivement, depuis longtemps.

CHAPITRE II

LES FAITS PROSODIQUES

§ 160. D'après la définition qu'en donne la linguistique structurale, un fait **prosodique** est un phénomène étalé sur plusieurs segments de l'énoncé. Par exemple, la fonction pluriel est étalée en français écrit, et à un moindre degré en français oral, sur un grand nombre de segments : noms, adjectifs, verbes, articles, pronoms. Nous dirons que la fonction pluriel est un trait prosodique. La **prosodie** est l'utilisation des faits prosodiques sur un plan donné de la parole, et le **prosodème** est l'unité de prosodie dans une langue donnée.

Nous avons fait déjà plusieurs fois allusion à cette conception de l'étalement des signes, qui participe essentiellement du message, puisqu'elle repose sur un déroulement d'unités successives le long de l'axe du temps, et puisque l'effet obtenu par un prosodème n'est sensible qu'après exploration de la totalité du segment intéressé. Les prosodèmes se situent à tous les niveaux de l'analyse linguistique. Sur le plan phonologique, en particulier, citons les phénomènes d'intonation qui sont chargés d'une valeur différenciatrice : par exemple, la différence entre "Ça va ?" et "Ça va !" est rendue immédiatement sensible grâce aux variations mélodiques ; il en va de même pour "Personne n'est venu ?" et "Personne n'est venu !" Sur le plan du lexique, citons la dilution des morphèmes négatifs, en particulier le rôle de "ne" dans des phrases telles que : "Il n'a plus guère de temps à vivre", "Il ne s'agit pas que de lui", "Il n'y va plus jamais", etc. Sur le plan syntaxique, citons la concordance des temps, et sur le plan stylistique, la modulation et la compensation.

§ 161. Prosodèmes de la langue parlée .

Nous venons de noter que la langue parlée possède un prosodème d'intonation, qui comporte d'ailleurs plusieurs formes distinctes, auxquelles on peut rattacher des catégories modales telles que l'inter-

rogation, l'affirmation, l'incrédulité, le sous-entendu, etc. Ces phénomènes prosodiques sont très importants, puisqu'ils permettent de résoudre des ambiguïtés du type "Personne n'est venu" (1) "Nobody came" (2) "Did anybody come?" La langue écrite n'a pas suffisamment de marques pour signaler clairement ces modalités, bien que /!/,/?/.../ soient généralement affectés aux prosodèmes d'intonation. On a même essayé, sans succès, d'introduire en français un point d'ironie/??/, qui aurait permis de distinguer entre "Ce n'est pas mal!" et "Ce n'est pas mal?" ; "Tu as bonne mine!" et "Tu as bonne mine?" La question a son importance en stylistique comparée, puisque les traducteurs sont appelés à rencontrer nombre de phrases elliptiques, notamment dans les dialogues.

L'accent tonique, dans les langues où il peut tomber sur différentes syllabes, est également un phénomène prosodique qui apparaît clairement à l'audition, mais que l'orthographe ignore souvent. En anglais, la variation tonique dite d'insistance (emphasis) est généralement notée par un souligné, par des italiques dans un texte imprimé (190).

Enfin, et ceci est plus grave, les phénomènes accompagnant la suture morphologique ne sont généralement pas notés dans l'orthographe. La traduction suppose donc un bon découpage du texte, qui n'est possible que par une lecture mentale qui reconstitue les prosodèmes et délimite correctement les groupes accentuels. En français par exemple, la distinction entre : "un savant aveugle : a blind scientist", et "un savant aveugle : a learned blind man" repose dans la langue parlée sur la présence ou l'absence de la liaison après "savant" ; il faudrait de toute évidence une marque orthographique pour noter les liaisons. En anglais, on peut citer un cas semblable, qu'il faut supposer imprimé en majuscules, en manchette sur une page de journal: PROFESSOR BURNS LEAVES ON COMMENCEMENT DAY. Seul le découpage des prosodèmes permet de savoir s'il faut traduire "Le professeur Burns quitte son poste le jour de la collation des grades" ou bien "Le professeur brûle des feuilles mortes le jour de la collation des grades." Bien entendu, ce texte imprimé en minuscule n'offrirait aucune difficulté, à cause de la majuscule affectée au nom propre.

willing to support you", différent de : "He was, apparently, willing..." Gowans Whyte" remarque le changement de sens qu'apporterait une virgule après "ashamed" dans la phrase : "I should like to plead with some of those men who now feel ashamed to join the Colonial Service." De même, Fowler rappelle l'ambiguïté soulevée par la phrase de Lord Dunsany : "I decided on an alteration, of course", ce qui aurait dû se comprendre sans virgule : "I decided on an alteration of course".

Voici, pris dans la presse contemporaine, quatre exemples d'ambiguïté due à une absence de marques de ponctuation dans le texte anglais : il faut bien noter que cette absence ne constitue pas forcément une faute du point de vue anglais, langue plus avare en virgules et point-virgules que le français :

(1) "If the St. Lawrence seaway goes through the familiar banks of the Lachine canal may encompass six lanes of automobiles instead of one lane of lake ships". *The Gazette* (Montréal), 21 mars 1952. Il faut évidemment couper la phrase après "through" et traduire : "Si la canalisation du Saint-Laurent doit se faire, l'aspect familier du canal de Lachine changera du tout au tout, et six pistes automobiles remplaceront la file actuelle des navires des Grands Lacs."

(2) "Before she left her husband ventured the prediction that...". *The New York Times*, 29 mai 1952; "Avant son départ, son mari avait (même) pu prédire que..."

(3) "Whatever the inner thoughts of officials and diplomats reports from Paris, Rome... stress that..." *The Gazette* (Montréal), 6 août 1954. L'œil hésite à faire la coupure après "diplomats", par suite de l'omission de la virgule, cette coupure n'étant indiquée que négativement par l'absence de l'apostrophe après "diplomats".

(4) "We never saw her, but there must be a number of Montrealers who have for a look at the files reveals she was in Canada in 1917." Ici, l'ambiguïté est passagère, car la deuxième hypothèse (have for a look) n'aboutit à aucun cadre syntaxique valable. Du moins faut-il noter en anglais que la fréquence des fausses coupes, dues à l'absence de virgules, oblige souvent le lecteur à réviser son premier découpage. Le cas est particulièrement net lorsque plusieurs particules entrent en contact, cf. "He gave up/in despair", par opposition à "They were/up in arms"; "Any radical change will probably entail the doing away with altogether of the bus" (Cité par Jespersen, *A Modern English Grammar*, III. § 13.9.)

Ces exemples montrent bien comment on passe insensiblement

(18) Gowans Whyte, *Anthology of Errors*, Chaterson, 1947.

du problème de la ponctuation à celui du découpage (App. 2) ; l'opposition "up/in" et "up in" relève uniquement de cette dernière technique, puisque aucun signe de ponctuation ne saurait exister dans cette position. Notons qu'il n'y a généralement pas d'ambiguïté pour la langue parlée, où la distribution des accents toniques (les "word superfixes" de Trager & Smith) éclairerait parfaitement la répartition des particules ; c'est pourquoi nous ne saurions trop insister sur l'importance qu'il y a pour le traducteur à lire à haute voix son texte pour en saisir parfaitement l'articulation.

DILUTION ET AMPLIFICATION

§ 165. La **dilution** est uniquement une question de forme. Elle est due à ce que, dans deux langues rapprochées, il arrive souvent que la même idée ait besoin de plus de mots dans l'une que dans l'autre. En d'autres termes, au même signifié correspondent des signifiants d'inégale longueur. Un exemple courant de dilution est celui de "ne... pas", par rapport à "not". Ici la dilution est obligatoire en français ; elle ne l'est pas dans le cas de "ne... que", qui peut se remplacer par "seulement".

Le contraire de la dilution est la **concentration**.

Exemples de dilution en français :

asylum	:	le droit d'asile
archery	:	le tir à l'arc
weeds	:	les mauvaises herbes ; les voiles d'une veuve
glare	:	la clarté crue, la lumière crue
model	:	modèle réduit
to make amends	:	faire amende honorable
to inhale	:	avaler la fumée
sold at cost	:	vente au prix coûtant
as	:	au fur et à mesure que

Exemples de dilution en anglais :

un mur (auquel on se heurte)	:	a blank wall
le bilan	:	the balance sheet
écumer	:	to froth at the mouth
ruminer	:	to chew the cud
déchoir	:	to lose caste
un meeting	:	a political meeting
un fermier	:	a tenant farmer

Nous appelons par ailleurs **amplification** le procédé qui consiste, soit à pallier une déficience syntaxique, soit à mieux dégager le sens d'un mot et dans les deux cas à combler une lacune. Exemples :

— Je crois savoir ce que vous voulez dire :

I believe I know what you mean.

— He talked himself out of a job.

Il a perdu sa chance pour avoir trop parlé.

— He talked himself into the job :

Il a réussi à se faire offrir le poste.

"...He ate the clear, cool green leaves and the crisp, peppery-tasting stalks". (Hemingway): "Il se mit à manger les feuilles vertes, propres et fraîches à la bouche (il s'agit de cresson) et les tiges au goût poivré qui croquaient sous la dent". Nous reportant à la distinction saussurienne entre la parole et la langue, nous constaterons que la dilution est un fait de langue (lexique et syntaxe) ; le cas de l'amplification est plus complexe, car dans le domaine de la syntaxe, ce procédé relève de la langue alors que, dans celui du lexique, c'est le contexte — donc la parole — qui incite le traducteur à dégager certains éléments sémantiques dont l'expression constitue l'amplification.

L'étoffement (90) est un cas particulier de l'amplification.

Point n'est besoin d'insister davantage, car, s'il y a amplification dans une langue, il y a forcément économie dans l'autre, et c'est de cela précisément que nous allons parler dans le chapitre suivant.

L'ÉCONOMIE

§ 166. La tendance contraire à l'amplification est **l'économie**, qui se traduit par un resserrement de l'énoncé obtenu par la réduction, en nombre ou en étendue, des signes qui le composent. Il y a économie dans un segment de l'énoncé lorsque le même signifié est porté par un signifiant allégé. Ex. : "dès demain matin" par opposition à "first thing tomorrow morning". L'économie tient à des raisons de structure, elle est aussi favorisée par la mentalité des sujets parlants. Dans l'un et l'autre cas elle nous intéresse, car les constatations auxquelles elle donne lieu permettent de dégager ou de vérifier certaines caractéristiques des langues en présence, comme nous essaierons de le montrer plus loin.

Il semble bien qu'en général l'anglais soit plus bref que le français. C'est du moins ce qui semble ressortir de la juxtaposition d'un texte anglais et de sa traduction en français. Mais il faut tenir

compte du fait que la traduction a tendance à être plus longue que l'original. Le traducteur allonge par prudence et aussi par ignorance. Il peut arriver, par exemple, qu'il ait mal découpé l'énoncé et rendu séparément des éléments qui forment un tout. C'est ce que nous appelons la surtraduction (12). Par ailleurs il est indéniable qu'il y a de nombreux cas où le mot à mot reste obscur et où la clarté exige l'amplification. Aussi Hilaire Belloc avait-il raison de dire que le traducteur ne doit être esclave ni de la forme ni de l'espace.

L'économie fonctionne sur deux plans, le plan lexical et le plan syntaxique, qui d'ailleurs communiquent largement entre eux, car ce qui est lexical dans une langue peut devenir syntaxique dans l'autre et vice-versa.

§ 167. A. économie lexicale

— (sur une enveloppe) From : Expéditeur

— (sur une caisse) Haut : This side up

— No smoking : Défense de fumer

— receleur : receiver of stolen goods

— the easing of tensions : la détente

— the watershed (US: divide) : la ligne de partage des eaux

— flown to... : envoyé à... par la voie des airs

— inédit : previously unpublished

— back numbers : les numéros déjà parus

La préférence de l'anglais pour le mot courant (56) au lieu du terme savant aboutit à une économie.

— the Horse Show : le concours hippique

— the French Line : la Compagnie générale transatlantique

— blind flying : pilotage sans visibilité

— shipyard : chantier de construction navale

Il en est de même de la facilité avec laquelle l'anglais transforme un nom en verbe là où le français recourt à une locution verbale (22, 87) :

— to parade : faire parade de

— to endanger : mettre en danger

— to retire : prendre sa retraite

— to welcome : faire bon accueil à

— to apprentice to : placer en apprentissage chez

§ 168. B. économie syntaxique — 1) en anglais

— We'll price ourselves out of the market :

Nous ne pourrons plus vendre si nous sommes trop exigeants.

- He started out to walk off his emotion. (J. Galsworthy) :
Il sortit pour calmer son émotion en marchant.
 - In 1931 England was forced off the gold standard :
En 1931, l'Angleterre fut contrainte d'abandonner l'étalon or.
- On voit que les préposition anglaises sont de précieuses ressources dans ce domaine. **L'ellipse** (145-146) est également un facteur d'économie et l'on sait que l'anglais la pratique largement :

- as we saw last time : comme nous l'avons vu la dernière fois
 - a mother of two : une mère de deux enfants.
- 2) *en français*

L'un des cas les plus caractéristiques est celui où le verbe principal et le verbe subordonné ayant le même sujet, le français emploie une préposition et un infinitif au lieu d'une conjonction et d'une proposition subordonnée :

- I'll do it before I go : je le ferai avant de partir
- I am sorry I did not think of it :
Je regrette de ne pas y avoir pensé.
- I believe I know what happened :
Je crois savoir ce qui s'est passé.

Parfois c'est un nom qui remplace en français le verbe de la subordonnée en anglais :

- I'll let you know when he returns : a) Je vous ferai savoir quand il reviendra ; b) Je vous préviendrai de son retour.

Point n'est besoin de souligner laquelle de ces deux traductions est la plus satisfaisante. On peut d'ailleurs remarquer que "I'll inform you of his return" ne serait pas plus naturel en anglais que "Je vous ferai savoir quand il reviendra" ne l'est en français.

Mais il faut honnêtement reconnaître que dans les exemples qui précèdent, l'anglais arrive aussi à l'économie. Dans plusieurs cas les signes qu'il emploie ne sont ni plus nombreux ni plus étendus qu'en français. "Before", comme "after", "until", etc... a l'avantage d'être à la fois préposition et conjonction. D'autre part la subordonnée a la même forme que si elle était indépendante. Dans le deuxième exemple la suppression de "that", toujours possible dans les phrases de ce genre, allège la construction. Le français n'a pas toutes ces ressources et s'il se calquait sur l'anglais c'est lui qui serait gauche et lourd. Qu'on juge de l'effet de : "Je le ferai avant que je parte", "je regrette que je n'y aie pas pensé".

Enfin la valeur concluante du dernier exemple ne doit pas faire illusion. La possibilité qu'a le français de transposer le verbe en nom est limitée à certains mots : "arrivée", "départ", "retour", "réveil", "lever", etc... Et d'ailleurs dans la langue courante on dira plutôt :

"Prévenez-moi quand il sera levé" que "Prévenez-moi de son lever". En dehors d'un petit groupe de mots, la transposition n'est pas possible. "Je vous préviendrai quand il aura fini, quand il sera prêt", etc.

§ 169. Tout ceci nous amène à dire que l'économie est une notion relative et que ce qui importe surtout, c'est la façon dont elle est obtenue. L'évolution de l'anglais lui a permis de masquer ce que sa structure a appuyé par rapport à celle du français et d'arriver à des résultats sensiblement égaux dans le domaine de l'économie.

Cependant la supériorité du français est incontestable dans les deux cas suivants :

- a) la tournure verbe de mouvement + infinitif

Venez dîner avec nous : Come and have dinner with us.

Notons toutefois que cette tournure existe en américain familier : "Go get your book". "She was eager to go talk to the high-school principal".

b) la possibilité de mettre "faire" devant n'importe quel verbe pour rendre l'aspect causatif. L'anglais hésite entre "make", "have", "cause" :

- He made me study French : Il m'a fait étudier le français.
- He would have us believe that :
Il voudrait nous faire croire que...
- I want to have this watch fixed :
Je veux faire réparer cette montre.

La tournure avec "cause... to" est littéraire et archaïsante. Elle paraît gauche à côté de son équivalent français :

"in witness whereof I have hereunto... caused the Seal of the United States of America to be affixed : en foi de quoi j'y ai fait apposer le sceau des Etats-Unis d'Amérique". (proclamation présidentielle)

L'exemple suivant est emprunté à un écrivain moderne, George Orwell, et montre que "cause... to" n'est pas réservé à la langue juridique :

It is the same motive that caused the Malaya jungles to be cleared for rubber estates : c'est le même motif qui a fait défricher les jungles de la Malaisie pour y créer des plantations de caoutchouc.

(19) L'anglais a moins besoin que le français de la tournure "faire" + infinitif, parce que beaucoup de ses verbes simples comportent déjà un sens factitif, cf. "to grow", "pousser" et "faire pousser" ; d'autres correspondent à eux seuls au "faire faire" du français, "to connect : faire communiquer".

(20) L'anglais reprend l'avantage avec "for" que nous sommes obligés de rendre par un verbe.

§ 170. La conclusion à tirer de tout ce qui précède, c'est que les deux langues pratiquent l'économie avec des procédés différents, et les différences sont caractéristiques.

L'anglais excelle à la concision quand il reste sur le plan du réel, son domaine favori, en particulier dans les notations de choses vues ou entendues. Ses prépositions et ses postpositions, que nous sommes souvent obligés de rendre par des verbes, lui permettent des raccourcis saisissants du type "to walk off his emotion". Son accent d'insistance, qui peut se porter tour à tour sur n'importe quel mot, le dispense du procédé syntaxique obligatoire en français : "I did it : C'est moi qui l'ai fait". A l'instar de ses prépositions, ses adjectifs numéraux ainsi que ses pronoms démonstratifs ou définis ont plus de force que les nôtres et n'ont pas besoin d'être étoffés. D'ailleurs le français étoffe par souci de clarté. "Ceci sera mis à la poste demain" est structurellement possible, mais nous préférons mettre un nom à la place de ce pronom : "ce mot", "cette lettre..." (92).

Le français est plus rapide sur le plan de l'entendement. Il juge plutôt qu'il ne décrit, et l'omission de détails qu'il estime oiseux permet une transmission allégée de la pensée. Il ne dirait pas naturellement, du moins dans la langue écrite, comme le ferait un Anglais traduisant mot à mot : "je ne pense pas que je puisse m'en charger".

LA COMPENSATION

§ 171. A plusieurs reprises, nous avons souligné l'importance du découpage des unités de traduction, en tant que procédé d'exploration et de vérification. Un texte, divisé en secteurs de traduction, peut être ensuite méthodiquement exploré, particulièrement dans le domaine des aspects stylistiques et sémantiques, qui se superposent aux unités purement formelles que nous offre la langue. (App. 2).

(21) La plus ou moins grande concision d'une langue ne doit pas forcément être un argument à retenir dans un jugement subjectif : une langue peut chercher des effets étoffés, éviter consciemment l'économie, ne serait-ce que pour des raisons de redondance. Prenant comme exemple "The man wandered into the house", P. E. Charvet, auteur anglais d'un livre sur la France, fait remarquer qu'on ne sait exactement comment l'homme a pénétré dans la maison ; y est-il entré (1) sans se presser (slowly) ; (2) par hasard (by chance) ; (3) sans but précis (without any particular idea in his mind) ? "...without any reference to the context the translator remains in a fog. Perhaps the author of the sentence had no very clear notion of what he meant; perhaps the English reader prefers to receive no more than a vague impression to which he is free to attach, as he pleases, one or all of these meanings, just as one may justifiably prefer a drawing which by skilful touches of significant detail suggests an object or an action, rather than defines it by fuller treatment." (*France*, Londres, Benn, 1954, pp. 237-8.)

Or, l'un des avantages de ce procédé de découpage est de permettre au traducteur de s'assurer que la traduction proposée rend bien compte de tous les éléments dégagés par l'analyse. Il y a compensation lorsque le résidu conceptuel d'un secteur ou d'une UT de LD apparaît dans un autre secteur ou UT de LA.

Par exemple : Kipling emploie dans les *Contes de la Jungle* la forme archaïque "Thou" ("thy", "thee") pour suggérer une impression de majesté et de respect ; c'est ce que les linguistes appellent une "forme honorifique". Traduire cette forme par "tu" ("te", "toi") ne rendrait pas l'aspect honorifique, car les formes françaises loin d'être archaïques, sont extrêmement familières. On pourra rendre l'aspect honorifique par un O du vocatif, placé dans un autre secteur de la phrase, et qui fonctionne comme élément compensatoire : "Indeed I was seeking thee, Flathead : En vérité, c'est bien toi que je cherche, O Tête-Plate" ("Red Dog", Scribner's, p. 228).

Nous pouvons donc définir la **compensation** comme un procédé qui vise à garder la tonalité de l'ensemble en introduisant, par un détour stylistique, la note qui n'a pu être rendue par les mêmes moyens et au même endroit. Ce procédé permet de conserver la tonalité tout en laissant au traducteur une certaine liberté de manœuvre, essentielle, croyons-nous, à une élaboration parfaite de la traduction.

Bien que nous en restreignions l'application à des déplacements d'UT dans le cadre du message, il est certain que ce procédé s'applique en fait à l'ensemble des techniques de la traduction. D'un certain point de vue, en effet, tous les "passages" dont nous traitons dans ce Manuel et qui ne sont pas commandés par une servitude, relèvent de la compensation. Une modulation, par exemple, qui est comme on sait un changement de point de vue, est une forme psychologique de la compensation.

Citons, pour préciser les idées, deux cas qui demandent à être traités par un procédé de compensation : le tutoiement en français et la mise en relief.

§ 172. *Le tutoiement en français* : Puisque l'anglais ignore ce procédé morphologique, il faudra compenser cette déficience par un appel à des notations stylistiques familières, telles que

(1) utilisation du prénom, mieux encore, du surnom : il est remarquable que le français n'éprouve pas le besoin d'appeler à tout instant les interlocuteurs par leur nom, ni par leur prénom, encore moins par leurs initiales. Par contre, le tutoiement place d'emblée deux interlocuteurs sur un certain plan de familiarité et d'intimité qui peut

jouer un rôle essentiel dans le message²². Ce passage est souvent bien rendu par la référence au prénom ; "Call me Walter"; "My friends call me Bill"; "My name is Violet but my friends call me Vi".

(2) A défaut du prénom ou du surnom, on pourra recourir à l'utilisation de termes familiers : "man", "chum", "Bud", "Mac", "boy" (employé dans les Etats du Sud aux USA pour s'adresser aux nègres), "girl(ie)", "brother", "sister", etc. Beaucoup de ces termes, employés comme interjections ou en apposition, pourront disparaître purement et simplement en français, grâce au tutoiement ; on notera d'ailleurs que le français fait lui aussi appel à des termes semblables, cf. l'emploi très familier de "Jules" pour interpeller quelqu'un dont on ne connaît pas le nom. L'américain préfère "Mac", semble-t-il, l'anglais, "Jack" ou "George" ; mais ces termes sont susceptibles de changer très rapidement sous l'effet de la mode²³.

(3) La syntaxe peut refléter la familiarité, et par conséquent des tours syntaxiques compenseront l'absence de tutoiement en anglais. Inversement, le vouvoiement français pourra se rendre par l'emploi de termes honorifiques (Sir, Ma'am, etc.) ou par une syntaxe plus rigide, plus formelle.

Toujours dans le cadre des procédés syntaxiques, notons l'utilisation possible d'une phrase disloquée pour rendre certains vulgarismes de syntaxe de l'anglais. Soit la phrase "Mrs. B. wasn't having any, was she?", où le ton vulgaire provient surtout de l'emploi du tour "Mrs. B." (pour "Brown"), ce qui est déjà l'indication d'une certaine classe sociale. Le français, qui n'aime pas les abréviations, comme nous l'avons noté plus haut, pourra rendre cette tonalité par une dislocation des éléments de la phrase : "Elle n'en a pas voulu, votre dame, de c'machin-là ?", phrase dans laquelle l'élément de vulgarité est rendu aussi bien par le choix des mots (votre dame, machin), de la grammaire ("c'" au lieu de "ce") et la dislocation de la phrase avec le "en" de redondance.

§ 173. *La mise en relief par compensation* : Nous traitons plus loin des procédés de mise en relief (189 sq.) qui diffèrent beaucoup, comme il fallait s'y attendre, d'une langue à l'autre. Soulignons simplement

(22) Voir par exemple dans *le Rouge et le Noir* (2^e partie, ch. XVI) la scène où Julien Sorel retrouve Mathilde de la Mole dans sa chambre, et où celle-ci le tutoie pour la première fois. Le traducteur anglais s'est contenté de rendre "tu" par "thou". Etant donné l'époque à laquelle se place l'histoire, cette solution simpliste et anachronique n'est guère satisfaisante.

(23) Les Anglais sont moins portés que les Américains à s'appeler entre eux par leur prénom. Voir à ce sujet Graham Greene, *The Quiet American*.

en passant que cette différence oblige le traducteur à recourir à des compensations. Pour ne prendre qu'un exemple, on notera que le phénomène phonétique de l'accent d'insistance : "I *like* your friend", où un mot est mis en relief par une inflexion particulière de la voix, se rendra en français par un tour syntaxique : "Il est bien, votre ami" où l'accent d'insistance est rendu par : une modulation (de "I like" à une constatation impersonnelle : "Il est bien") une répétition syntaxique, et peut-être un accroissement phonétique d'intensité sur le mot "bien". Un exemple du même genre nous est fourni par la traduction d'exclamations du type "You don't say! : Ah ça, par exemple!". "Oh ça, alors!"

§ 174. Effets stylistiques de la compensation :

Nous avons insisté à plusieurs reprises sur la prépondérance, en français, du plan de l'entendement par rapport au plan du réel. Ce qui se joue sur un clavier en LD se transpose sur un autre clavier en LA, et cette transposition est un moyen subtil mais efficace de compenser les déficiences d'une langue sur l'un des deux plans. Les exemples ci-dessous, où l'on note des gains ou des pertes selon la définition donnée de ces termes au § 151 permettront de saisir le mécanisme de la compensation stylistique :

(1) Dans un article critiquant le pragmatisme de la vie moderne, on trouve cette phrase : "Superiority is traded for convenience". Deux traductions sont proposées : (a) "La qualité est sacrifiée à la commodité", ou avec inversion (b) "La commodité passe avant la qualité". Le français en dit plus que l'anglais : "l'échange" (trade) est interprété comme un sacrifice sur un point important ; il dégage une idée de troc ; le français, qui est désavantagé sur le plan du réel, reprend l'avantage sur le plan de l'entendement.

(2) "Old and new industries were jostling for room : De nouvelles industries disputaient la place aux anciennes". Dans une dispute de ce genre, l'idée de violence physique reste sous-entendue en français, mais ce que l'on perd sur le plan du réel est compensé par l'élévation du ton en LA.

(3) Dans le même ordre d'idées, voici sur le plan du réel la réponse à une suggestion faite au téléphone par un visiteur : "I was thinking of calling at three". "Yes, why don't you?" — Cette phrase, avec sa forme interrogative-négative et l'emploi de l'auxiliaire du type "queue de phrase" (203) serait très gauche en français : "Pourquoi ne faites-vous pas ça?" ; on la transposera sur le plan de l'entendement :

"C'est une excellente idée !", où les gaucheries disparaissent avec le passage compensatoire d'un plan à l'autre.

§ 175. Retenons en terminant que la compensation joue sur tous les plans, et particulièrement sur celui de la métalinguistique. Le procédé que nous appelons l'équivalence est bien un procédé de compensation : On essaie de transmettre un message, incompréhensible au lecteur pour des raisons culturelles, par un détour qui lui sera accessible. Si, comme le fait remarquer E. Nida, on prépare la traduction de la Bible pour un peuple chez qui le figuier est une plante nuisible, il est préférable de choisir une autre plante, autrement la parabole du figuier risque d'être non seulement incompréhensible, mais même de signifier tout le contraire. Traduire "We had a bottle of wine" par "nous avons eu une bouteille de vin" serait perdre la nuance particulière qui s'attache à "bottle" et surtout à "wine" en anglais ; pour un Français, boire une bouteille de vin n'est pas chose si extraordinaire qu'il faille le mentionner ; mais si l'on traduit : "Nous avons bu une bonne bouteille", l'intention particulière du message devient évidente, et il n'est même pas nécessaire de traduire "wine". Si jamais le roman de T.F. Powys, *Mr. Weston's Good Wine* est traduit en français, il faudra appliquer au texte de nombreux procédés de compensation métalinguistique, car l'auteur joue constamment sur la nuance particulière de respect et d'admiration qui sommeille au cœur de tout Anglais pour un bon vin, nuance qui diffère profondément, par certains aspects moraux, de l'admiration plus gustative et plus gastronomique du Français.

VARIANTES STYLISTIQUES. L'ÉLABORATION

§ 176. A la notion de compensation se rattache celle des **variantes stylistiques**. Une unité de traduction peut recevoir une tonalité autre sans que son sens en soit affecté. L'existence des niveaux de langue (14-16) tient à cette possibilité de varier l'expression sans changer le sens. Ex. : "Il est mort / Il est décédé" ; "On l'a mis en prison / On l'a fourré au bloc / Il a été incarcéré" ; "Il m'a empêché de faire ce que je voulais / Il a entravé la réalisation de mes projets".

On aura noté que ces variantes utilisent des transpositions à l'intérieur d'une même langue, grâce au passage d'un niveau de langue à un autre.

D'autre part, la variation stylistique est également liée à l'existence des unités de traduction, la substitution se faisant généralement dans le cadre d'une unité. Le fait que, sans changer le sens, on puisse dire :

1. J'affirme mon innocence.
2. J'affirme être innocent.
3. J'affirme que je suis innocent.

montre que "je suis innocent" est une unité au même titre que "mon innocence". Bien entendu, la tonalité est différente. La phrase (1) est plus "écrite" que la phrase (3).

La substitution à l'intérieur d'une unité peut avoir des répercussions sur l'unité voisine. C'est le cas de l'exemple cité plus haut : "Il a entravé" remplaçant "Il m'a empêché de" entraîne une transposition de "de faire" en "la réalisation de" et de "ce que je voulais" en "mes projets".

§ 177. Lorsque la variation stylistique aboutit à une expression plus complexe, nous disons qu'il y a **élaboration**. Il y a dans chaque langue des façons diverses d'élaborer les éléments essentiels d'un énoncé. Le traducteur doit reconnaître les élaborations de LD et ne pas se croire obligé de les rendre mot pour mot :

Trois cas peuvent se présenter :

- 1) l'élaboration passe telle quelle en LA.
- 2) l'élaboration ne peut pas être rendue littéralement mais trouve en LA une forme équivalente.
- 3) les moyens manquent pour la rendre. Elle sera donc sacrifiée pour être rétablie ailleurs par le procédé de compensation (171-175).

L'élaboration relève éminemment du domaine de la stylistique. Elle utilise les niveaux de langue, qui à partir de la langue écrite sont en fait des niveaux d'élaboration, l'expression étant travaillée soit pour obtenir un certain effet (ex. : la langue littéraire), soit pour satisfaire certaines exigences techniques (ex. : la langue juridique). C'est dire qu'on la rencontre surtout dans les textes littéraires, politiques, diplomatiques, etc... L'élaboration n'est pas une qualité en soi. L'une de ses formes extrêmes fut la préciosité ; une autre est de nos jours le "social scientese" de certains sociologues américains.

Voici quelques exemples empruntés à des domaines divers :

- l'arme sous-marine/les sous-marins
- la classe ouvrière/les ouvriers

- Nous avons donné un grand développement aux exercices (préface de manuel)/Nous avons mis beaucoup d'exercices dans notre livre.
- J'attacherais du prix à ce que vous.../J'aimerais que vous...
- Auriez-vous l'amabilité de.../Voudriez-vous...
- Assumer la responsabilité.../Se charger de...
- On account of my illness.../Because I was ill...
- Comprehension can often be facilitated by gesticular suggestion. Gestures make it easier to understand.

Ce dernier exemple peut se traduire avec modulation du passif à l'actif :

"Des gestes bien choisis facilitent la compréhension".

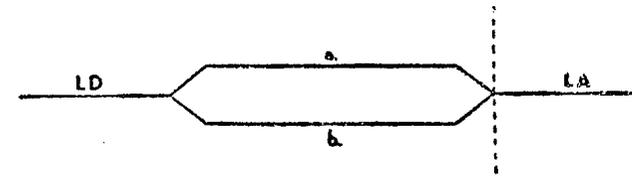
On aura noté qu'en français l'élaboration se fait la plupart du temps en faveur d'une locution nominale ; c'est donc un phénomène généralisé, qui intéresse le lexique aussi bien que la syntaxe. Le phénomène contraire est le **dépouillement**, qui s'exercera surtout dans le sens français-anglais.

LA RETRADUCTION ET LA NOTION DE MARGE

§ 178. L'application à un texte des techniques d'amplification, d'élaboration, de compensation, etc. ne se fait pas d'une façon automatique, puisque, ainsi que nous l'avons dit, ces "passages" relèvent de l'option et non de la servitude. Pour ne parler que de la compensation, il est certain que le traducteur pourra choisir entre plusieurs solutions, qui peuvent avoir pour effet de distribuer différemment les UT dans le message LA, sans que le ton et l'effet global soit différent. Ainsi, pour rendre "La plupart des gens le croyaient mort", le traducteur pourra choisir entre : "Most people supposed him to be dead", "Most people thought he was dead", "He was popularly supposed to be dead" (cf. Zandvoort, *Grammaire descriptive de l'anglais contemporain*, §§ 43, 49). Contrairement aux variantes citées au § 176, ces variantes stylistiques n'affectent pas le niveau de la langue dans lequel le message est rédigé.

Supposons maintenant que l'on veuille se rendre compte de l'exactitude d'une traduction ; le traducteur pourra procéder au découpage de l'original, numéroter ensuite les UT ainsi délimitées, et retrouvera ces mêmes UT, éventuellement dans un autre ordre et distribuées différemment dans le texte LA. Cependant, si le texte contient une variante stylistique, un étoffement, une compensation,

etc., il n'est pas certain que la retraduction retombe exactement sur l'original. Le sens sera naturellement respecté — c'est là le but du découpage sémantique, mais la forme pourra varier légèrement. En d'autres termes, en refaisant le même chemin en sens inverse, le traducteur peut fort bien se trouver devant un aiguillage aboutissant à deux voies parallèles et ne pas prendre précisément celle de l'original. On peut donc schématiser cette situation de la façon suivante :

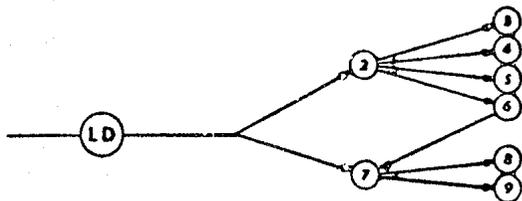


Il faut donc admettre que le traducteur qui retraduit a une certaine marge de liberté qui n'affecte pas le sens du message, et qui sera d'ailleurs faible dans la mesure où l'analyse des UT a été soigneusement conduite ; d'autant plus que cette marge peut, jusqu'à un certain point, refléter les préférences personnelles du traducteur, son entourage culturel et géographique — un texte canadien pouvant différer d'un même texte français ou belge par le choix de telle ou telle variante, de synonymes, de tournures locales qui n'influent pas sur le sens global du message.

Cette notion de **marge**, qu'il faut bien distinguer de la notion de divergence (31), est importante, si l'on se place au point de vue de l'historien ; en effet, deux tours très différents à une époque donnée peuvent être équivalents à deux époques différentes. Deux traducteurs, écrivant à une même époque, aboutiront pour un même découpage à des solutions très proches ; séparés par plusieurs siècles, leurs solutions sembleront divergentes. Il appartiendra à l'historien de prouver que leurs solutions sont en fait identiques.

§ 179. Par contre, en ce qui concerne les procédés de compensation par recherche des équivalences, il n'est pas certain que l'analyse aboutisse forcément à une solution identique. La marge ici sera discutable et formera une pierre de touche dans la critique de la traduction. Dans le cas d'un tutoiement transposé, il est possible que l'on ne retombe pas sur la forme originale. L'expérience a été tentée, mais non systématiquement, par un groupe de traducteurs qui ont publié le résultat de leurs recherches dans *La Parisienne* (avril 1953, pp. 498-507). Il s'agit de traductions successives, faites par des individus différents, en langues différentes, à partir d'un même texte.

Mieux que la simple retraduction, dont elle est un cas extrême, la traduction successive met en relief les variantes stylistiques, démontre la valeur du découpage en UT, et permet de vérifier la validité des procédés obliques et leur réversibilité. Dans le cas de l'article de *La Parisienne*, le point de départ était un texte de Montherlant, dont nous pourrions extraire la phrase suivante : "A partir surtout d'un certain âge, une journée de bonheur éclatant (sous le signe amoureux, il va sans dire) appelle un lendemain de mélancolie, plus que la journée morne". (2) La traduction anglaise de Pierre Conrad rend cette phrase par "After a certain age, a day of great happiness (under the sign of love, that is) promises a sadder morrow than a day of gloom." L'expression "under the sign of" semble bien un gallicisme, qui facilitera la retraduction par ce fait même. (3) Pierre Javet : "A partir d'un certain âge, une journée de bonheur intense (sous le signe de l'amour, il va sans dire) annonce un réveil mélancolique plus qu'un jour de tristesse." (4) Carole Lavallée : "Passé un certain âge, un jour de grand bonheur (sous le signe de l'amour, du moins) promet de plus tristes lendemains qu'un jour de détresse." (5) Claude Martine : "Quand on a passé un certain âge, un jour de grand bonheur (redevable à l'amour, s'entend) promet un plus triste lendemain qu'un jour de chagrin." (6) Georges Roditi : "Passé un certain âge, une période de grand bonheur (j'entends de bonheur dans l'amour) annonce un lendemain plus triste que celui qui suit des jours sombres." (7) Ici s'interpose une retraduction anglaise de James Le Baron Boyle : "Especially after you reach a certain age, a wonderfully happy day (in the romantic sense, of course) entails, more than a depressing day, a melancholy morrow." (8) Retraduction française de Dominique Aubry : "Particulièrement lorsqu'on est arrivé à un certain âge, un jour de bonheur merveilleux (au sens romantique du mot) implique, plus sûrement qu'un jour de tristesse, un lendemain mélancolique." (9) La série se termine par la retraduction française de F.-A. Viallet, "Surtout lorsque vous êtes arrivé à un certain âge, une merveilleuse journée de bonheur (dans le sens romantique, naturellement) vous amène, avec plus de certitude qu'une journée de dépression, un lendemain mélancolique."



La succession de ces versions s'ordonne donc comme sur le cliché précédent.

Remarques : Certains segments ont été analysés au départ sans erreur possible : les différences entre les versions françaises seront des variantes stylistiques.

1. A partir surtout d'un certain âge.
3. A partir d'un certain âge.
4. Passé un certain âge.
5. Quand on a passé un certain âge.
6. Passé un certain âge.
8. Particulièrement lorsqu'on est arrivé à un certain âge.
9. Surtout lorsque vous êtes arrivé à un certain âge.

La perte de "surtout" dans les versions 3, 4, 5, 6 est sans doute due à l'anglais 2, alors que sa réintroduction dans l'anglais 7 peut expliquer qu'il figure à nouveau en 8 et 9 ; on notera en tout cas que "surtout" et "particulièrement" sont des variantes équivalentes.

"Sous le signe de l'amour" a donné plus de mal aux retraducteurs, surtout après l'introduction de "romantic" par l'anglais de 7, sans cependant qu'il y ait perte de l'idée originale ; il n'en va pas de même pour le dernier membre de phrase :

1. plus que la journée morne
3. plus qu'un jour de tristesse
4. plus... qu'un jour de détresse
5. plus... qu'un jour de chagrin
6. plus que des jours sombres
8. plus... qu'un jour de tristesse
9. plus... qu'une journée de dépression.

On voit ici où s'est produit le déraillement : la version anglaise 2 introduit dans la journée morne une note nouvelle : "a day of gloom". C'est elle qui est responsable de la série des "détresse", "chagrin", "jours sombres" ; la version anglaise 7 introduit "dépression", "tristesse", toutes nuances, on le remarquera, qui sont actives plutôt que passives ; "gloom" est pourtant exact, dans la mesure où "morne" est un état extérieur, subi par l'âme, mais il dépasse en force le terme français, d'où la montée en couleurs des textes 4, 5, 6 et peut-être 3 et 8.

§ 180. La **retraduction** permet de constater les cas de traduction défectueuse, y compris ceux de surtraduction. Nous avons déjà vu (12) l'exemple de "went to look for...", surtraduction de : "allèrent cher-

cher". De même, si nous rencontrons une phrase telle que : "He watched the arrival of the postman", nous pouvons soupçonner qu'il s'agit d'une surtraduction de : "Il guettait l'arrivée du facteur" qui aurait dû se rendre en fait par : "He watched for the postman". La surtraduction change ici la situation, puisque "to watch the arrival of" voudrait dire : "surveiller l'arrivée de". Si le lecteur estime qu'une telle erreur est peu vraisemblable, qu'il se réfère à la traduction anglaise du livre de folklore de Paul Delarue intitulée *The Borzoi Book of French Folktales* (New York, Knopf, 1956) dans laquelle on lit : "...the king had been thinking of marrying his three daughters"; phrase dont l'absurdité saute aux yeux si l'on traduit "marry" par "épouser".

Autres exemples :

— On a relevé naguère "Navire blanc" comme traduction de "White Ship" qui, dans le contexte en question, n'était autre que la "Blanche Nef" de l'Histoire. La surtraduction repose ici sur un mauvais découpage de "White Ship", qui représente une unité et non pas deux.

— Dans une édition française de *A Farewell to Arms*, de Hemingway, on fait dire au héros : "...then I saw a low, open car of the sort they call gondolas : alors je vis arriver ce genre de wagon bas et ouvert que les Italiens appellent gondoles"; la faute consiste d'abord à traduire "they" par "ils" explicité en "les Italiens", alors que ce sont les Américains qui emploient ce terme. Il aurait fallu dire "qu'on appelle gondola", mais à la réflexion, il aurait mieux valu omettre ce détail destiné aux lecteurs américains et non aux lecteurs français (surtraduction d'ordre métalinguistique).

— Dans la traduction anglaise des *Mémoires* du général de Gaulle, on lit : "He came over to the Hotel Splendide where I was swallowing my dinner"; nous rétablissons sans peine "avalé", mais le verbe français a ici le sens figuré de : "manger à la hâte" que "swallow" n'a pas. La traduction est évidemment : "where I was having a hurried dinner" ou mieux encore : "where I was hurrying through my meal." Dans les mêmes *Mémoires*, on trouve également : "I entered the office where M. Paul Reynaud was enclosed between Baudoin and de Margerie." La retraduction nous donne : "entouré de" (cf. un pré entouré d'une haie) alors que l'original dit : "encadré", qui aurait été mieux rendu par "flanked by".

METAPHORES

§181. Dans son *Traité de stylistique française*, Charles Bally propose de classer les expressions du langage figuré en trois catégories : les images concrètes, les images affectives (ou affaiblies) et les images mortes. Le traducteur peut tirer parti de ce classement à condition, toutefois, de lire "métaphore" là où Bally dit "image". Nous réservons le terme "image" pour désigner l'effet que produisent les mots concrets et pittoresques sans qu'ils aient pour cela à prendre un sens figuré. Par exemple, "dodu" est une image, "en dos d'âne" est une métaphore. Outre ce changement de terminologie, nous proposons également de simplifier le classement de Bally et de distinguer seulement entre métaphore vivante et métaphore usée. Il importe en effet que le traducteur se rende compte du type de métaphore auquel il a affaire, et ne traduise pas une métaphore usée par une métaphore vivante, ce qui serait un cas de surtraduction (12).

En ce qui concerne la traduction, deux cas peuvent se présenter : 1) les métaphores, d'une langue à l'autre, se correspondent absolument ou à peu près. C'est souvent ce qui arrive quand les deux civilisations en présence ont des traditions communes, surtout quand il s'agit de métaphores mortes et de clichés. Ex. :

— It went like clockwork :

Cela a marché comme sur des roulettes.

— His life hangs by a thread: Sa vie ne tient qu'à un fil.

— to praise sky-high : porter aux nues.

2) la langue d'arrivée ne permet pas de traduire la métaphore littéralement. S'il s'agit d'une image morte, on n'hésitera pas à ne rendre que le sens, en d'autres termes, à recourir à une équivalence. Ex. :

— flotter dans l'indécision :

to dilly-dally (qui garde une note pittoresque)

— la marche à suivre : the procedure

— as cool as a cucumber : avec un sang-froid parfait.

— before you could say Jack Robinson :

en moins de rien ; en deux temps trois mouvements.

— as like as two peas : comme deux gouttes d'eau.

En particulier, dans la mesure où les proverbes mettent en circulation des métaphores figées, on n'hésitera pas à pousser très loin la recherche de l'équivalence.

§ 182. Dans le cas d'une métaphore vivante on essaiera de trouver une équivalence et, si ce n'est pas possible, on s'attachera à traduire l'idée. Toute métaphore peut en effet se ramener à son sens fondamental, à ce que Bally appelle le *terme d'identification*. De toute façon, la métaphore est un moyen et non une fin. Le traducteur doit d'abord rendre le sens, et la métaphore par surcroît, si c'est faisable. Ex. :

"But because progressive education carries a heavy burden of sins I do not think we can use its back as a convenient place on which to pile all our present troubles."

(Mortimer Smith, *The Diminished Mind*.)

Traduit littéralement, cela donne :

"Mais du fait que l'éducation dite nouvelle porte une lourde charge de péchés, je ne crois pas que nous puissions nous servir de son dos comme d'un endroit commode pour y entasser tous nos ennuis actuels."

Il est évident qu'aucun Français n'écrira ainsi de lui-même. La phrase est lourde et n'explique pas l'idée de responsabilité contenue dans le texte anglais. Notre tâche est d'être fidèle au sens et de le présenter, autant que faire se peut, sous une forme qui rappelle celle de l'original.

Nous proposons :

"Du fait que l'éducation dite nouvelle a un lourd passif, il ne s'ensuit pas, à mon avis, que nous devons lui imputer tous nos ennuis actuels. Ce serait trop commode de la prendre comme bouc émissaire."

La dernière phrase pourrait à la rigueur être omise.

CHAPITRE III

L'ORDRE DES MOTS ET LA DÉMARCHE

§ 183. Un énoncé, un message se compose, avons-nous dit, de certains éléments du lexique disposés dans un certain ordre. Cet ordre est en majeure partie une servitude, et nous n'aurions pas à en connaître ici si le traducteur n'était susceptible de le modifier dans une certaine mesure.

Les différences dans l'ordre des mots que présentent deux langues rapprochées sont d'une grande utilité pédagogique. Elles permettent en effet de dégager certains faits de syntaxe que leur caractère prosodique rend parfois difficiles à saisir.

C'est ainsi que la place de l'adverbe, qui diffère souvent de l'anglais au français, est bien mise en valeur par le rapprochement de : "He never was one to complain : Ce n'est pas lui qui se serait jamais plaint" ; "autant vaudrait s'arrêter tout de suite : you might as well stop right away."

L'ordre des mots a donc un caractère de phénomène figé, qui relève tantôt du lexique (cf. "un sale type/un type sale"), tantôt de la morphologie ("to cut it fine/a fine cut/to cut fines" ; "vouloir bien/bien vouloir" ; "parler franc/son franc parler"). Mais il y a plus : la présence en tel ou tel endroit de l'énoncé d'un membre de phrase ou d'un mot participe à des schèmes de pensée très généraux qui, dans la mesure où ils se laissent analyser, semblent souligner une tendance du sujet parlant à présenter les faits dans un certain ordre, qui ne correspond pas toujours à la réalité.

Etablissons donc la distinction entre l'ordre des mots, qui est un phénomène imposé relevant de la structure, et la démarche, qui semble être l'exploitation de certaines préférences dans la présentation des faits et qui relève, jusqu'à un certain point, de l'option. Ce faisant, nous reprenons en la modifiant dans le sens de la stylistique comparée, la distinction déjà faite par Bally (*LGLF* § 106) entre l'ordre grammatical, relevant de la langue, et l'ordre psychologique, relevant de la parole et parfois, aussi de la langue.

même à des règles figées de syntaxe, nous constaterons que là où le français dit

le cheval | blanc
(thème) | (propos)

l'anglais utilise l'ordre inverse

the white | horse
(propos) | (thème)

Ainsi la démarche des deux langues se trouve être parfaitement caractérisée par la simple place de l'adjectif par rapport au substantif. Si l'anglais accumule des adjectifs avant le nom, le français les placera après celui-ci, toutes les fois où ce sera possible.

"the cold, ugly little town... : la petite ville froide et laide"

Remarquons cependant que le déplacement, dans ce cas, n'affecte pas uniquement l'ordre des mots : la préférence du français pour le substantif, sur laquelle nous avons longuement insisté, pourrait bien être le signe d'une préférence pour l'ordre Thème-Propos. Cette préférence expliquerait le cas (complexe) de transposition de l'adjectif en nom, lorsque ce dernier peut exprimer la cause :

On account of their insufficient forces	
Propos	Thème
en raison de leur infériorité numérique	
Thème	Propos

§ 186. En résumé, les constatations que l'on peut faire sur le sens général de la démarche d'une langue sont, en quelque sorte, des indices externes d'une réalité (psychologique) interne. C'est cette réalité que nous allons maintenant examiner avec des exemples à l'appui. Disons tout de suite qu'on lui a donné plusieurs noms ; suivant les auteurs, on a parlé de "vue intérieure", "activation subjective", "représentation subjective" (par opposition à "représentation objective"), et enfin, dans certains contextes, d'"animisme". Toutes ces étiquettes rendent la même idée : la démarche du français semble favoriser constamment l'intervention d'un sujet, qui rapporte des faits et qui peut être l'auteur lui-même, un personnage ou un indéfini. Cette tendance explique sa méfiance envers les tournures passives, qui déroulent le procès sans en indiquer d'abord l'origine (121). Dans un premier paragraphe, nous étudierons cette tendance d'un point de vue général ; dans un deuxième paragraphe, nous verrons en détail quels sont les tours stylistiques et morphologiques que le français emploie pour éviter le passif.

REPRÉSENTATION SUBJECTIVE ET REPRÉSENTATION OBJECTIVE

§ 187. Nous appellerons **subjectivisme**, suivant en cela l'exemple de A. Malblanc, la tendance du français à faire intervenir le sujet pensant dans la représentation des événements et de leur cadre, ou si l'on préfère, à représenter les choses en fonction d'un sujet. L'anglais, comme l'allemand, reste plus objectif. Il lui arrive beaucoup plus souvent qu'au français de représenter ce qui est, ce qui se passe, en dehors de toute interprétation subjective de la réalité.

Il est beaucoup plus objectif, par exemple, de dire :

"There's a knock at the door." que : "On frappe à la porte." De même : "To-day is Thursday : Nous sommes jeudi aujourd'hui."

— On était au commencement de février :

It was the beginning of February.

— The dice rattled on the tables where the French were playing
Quatre-vingt-et-un. (Graham Greene) :

On entendait s'entrechoquer les dés aux tables où les Français jouaient au "421".

— Tantôt on voit surgir des colonnes de feu... (X. Marmier) :
Sometimes pillars of fire will soar up...

— Quoique l'air fût encore tiède, on y sentait courir des fraîcheurs humides. (Fromentin) :

Although the air was still warm, it felt damp and cool at times.

— More markets for Canadian crude will have to be found if the industry is not to stagnate :

Le pétrole brut canadien devra trouver de nouveaux débouchés si l'on ne veut pas que l'industrie tombe dans le marasme.

§ 188. Au subjectivisme, et pour des raisons semblables, s'apparente l'**animisme** qui prête aux choses le comportement des personnes, qui, par exemple, fait courir des fraîcheurs dans l'exemple de Fromentin cité plus haut.

— Marseille compte une population de près d'un million d'habitants :

The population of Marseilles is close to the million mark.

— L'extraordinaire essor qu'allait connaître Los Angeles :

The spectacular development in store for Los Angeles.

- L'interdépendance échappe aux définitions précises :
There can be no precise definition of interdependence.
- Au XVIII^e siècle la peinture délaisse les grands sujets d'histoire :
In the 18th century paintings are no longer about great historical subjects.
- Le mont... se peint sur le ciel... (E. Reclus) :
The mountain... stands out against the sky.
- Sur ses contours se dessine une auréole jaune. (X. Marmier) :
Around its edges a yellow halo becomes visible.

On ne peut pas dire que l'anglais ignore l'animisme, mais il semble bien qu'il y ait moins souvent recours. Très caractéristique à cet égard est la fréquence de la forme pronominale en français là où l'anglais va d'instinct au passif. Le passif constate simplement ; le pronominal anime.

- Le jambon se mange surtout froid :
Ham is usually eaten cold.
- Le blé se sème en automne :
Wheat is sown in autumn.
- Ici deux remarques s'imposent :
At this point two comments are in order.

La tendance animiste du français utilise aussi des verbes de mouvement comme "venir", "aller", "se mettre à", des verbes de perception comme "voir" et "entendre", qui s'insèrent tout naturellement dans les phrases les plus usuelles et qu'il serait une erreur de vouloir traduire en anglais. Ce sont des verbes adjonctifs, particuliers au français dans cet emploi.

- Il vint se joindre à nous : He joined us.
- Il se mit à rire : He laughed.
- Rien ne vint troubler sa quiétude :
Nothing disturbed his peace of mind.
- Elle était irritée de se voir ainsi tenue à l'écart :
She was annoyed at being kept out of things.

Cette pénétration de la réalité par le sujet pensant donne aussi naissance à des emplois métaphoriques de verbes ordinaires qu'on peut alors appeler des verbes expressifs et dont la traduction en anglais est parfois malaisée.

- La sueur perlait sur son front :
Beads of sweat stood out on his brow²⁵.

(25) La traduction est également imagée, mais elle n'y parvient que par une dilution.

- Une des fenêtres qui s'ouvraient au-dessus du magasin...
(A. France) :
One of the windows above the shop...
- Cette rivière baigne plusieurs villes :
This river flows through several towns.
- Le froid sévit dans plusieurs régions :
Cold weather is reported in several areas.

Il serait évidemment excessif de dire que ces verbes sont un monopole du français. Ce sont essentiellement des mots qui font image, et l'on sait qu'une image de LD ne se retrouve pas forcément en LA, ou inversement. Mais ce qu'on peut avancer, c'est que ce genre de verbes est plus répandu dans notre langue. Et s'il est vrai qu'ils y dénotent une certaine recherche, ils produiraient souvent en anglais un effet inattendu et forcé.

Ces différents procédés du français corrigent dans une certaine mesure la tendance au dépouillement si souvent notée au cours de cette étude. Le français est plus abstrait que l'anglais ; cependant il est riche en *métaphores*. Mais il convient de remarquer que l'impulsion qui les crée part du plan de l'entendement. Et les éléments concrets qui sont ainsi mis en œuvre aboutissent à une transfiguration et non pas à une transcription du réel.

LA MISE EN RELIEF

§ 189. On sait que la mise en relief (en anglais : "emphasis") est l'ensemble des moyens servant à insister sur un segment de l'énoncé.

Ces moyens sont de trois sortes : phoniques, syntaxiques et lexicaux. Ils ne sont pas les mêmes en anglais et en français ; ils varient aussi suivant qu'ils s'appliquent à la langue parlée ou à la langue écrite.

§ 190. a) Mise en relief dans la langue parlée :

La langue parlée dispose de certains moyens phoniques et gestuels dont la langue écrite ne peut toujours tenir compte : élévation de la voix sur une syllabe, accentuation plus forte de cette syllabe s'accompagnant parfois de redoublement des consonnes ou d'allongement des voyelles, phonèmes exclamatifs spéciaux, que l'orthographe ne sait comment rendre : "harrumph", "humph", "faugh", "tut tut", de

l'anglais; "ho", "ah" ou "ha", "hum", "chut", "pstt" ou "psitt" du français. Une certaine partie de ces moyens phoniques passe dans le message écrit : l'anglais indiquera en italiques une syllabe ou un mot accentués : "I *told* you so : Je vous l'avais bien dit" ; "She *wants* to have orange and black curtains : Elle veut absolument mettre des rideaux orange et noir". Ces marques sont moins nettes en français où les italiques et les majuscules n'indiquent pas forcément un procédé phonique, mais plutôt une mise en relief graphique ; d'ailleurs le français n'a pas le loisir d'accentuer à volonté n'importe quel élément du message. On peut penser toutefois que les guillemets (vous trouvez ça "formidable", vous ?), les points de suspension (Permettez... J'ai aussi mon mot à dire !), certains accents ou graphies insolites (c'était hénaurme ; Elle se pââmait d'aise) sont les signes graphiques non codifiés de la mise en relief en français.

La langue parlée dispose aussi de moyens lexicaux et morphologiques pour effectuer ses mises en relief ; mais contrairement aux précédents, ces moyens peuvent en général se noter dans la langue écrite, surtout dans un style familier, dans les dialogues, au théâtre, dans la publicité, etc. Parmi ces moyens, que nous retrouverons sur le plan littéraire, notons le redoublement intensif du français : "Si, si ; Si, Si, Si, Si !" ; "c'est très, très bien" ; "il n'est pas gentil, gentil" ; le choix de certains diminutifs et augmentatifs qui peuvent d'ailleurs varier très rapidement, avec la mode : "formidable", "féodal", "carré", "hurfe" ; "rather", "you bet", "stupendous", etc. Passy faisait remarquer qu'il y a des mots qui appellent naturellement l'accent d'insistance (équivalent français du "emphatic stress") : "imbécile", "crétin", "vendu", etc. Comparer à cet égard les deux accentuations de "I say" dans les phrases suivantes : "I say without the least fear of contradiction..." "I say, isn't this a peach of a gown? : Elle est sensationnelle, cette robe".

§ 191. b) Mise en relief dans la langue écrite :

Si nous passons maintenant à la langue écrite, nous noterons d'emblée que l'anglais laisse implicites bon nombre d'exemples de mise en relief ; le lecteur doit rétablir, par la parole intérieure ou à voix haute, les intonations exactes voulues par l'auteur. Il s'en faut de beaucoup en effet que tous les cas de "emphasis" soient notés par des italiques ou autre signe graphique.

Voici les principaux moyens dont dispose le français pour rendre la mise en relief de l'anglais (Pour le détail, voir le commentaire du texte 3, page 289) :

§ 192. La répétition lexicale :

- It's *very* nice : C'est très, très bien.
- It's a *very* fine picture : C'est un très, très beau tableau.
- Yes, *indeed* : Oui, oui.

§ 193. Le renforcement lexical obtenu par d'autres moyens que la répétition :

- *We* Canadians... : *Nous autres* Canadiens...
- At that time Sweden and Norway were *one* country :
A cette époque, la Suède et la Norvège *ne* formaient *qu'un* seul pays.

Ici, le renforcement lexical se complique d'un élément syntaxique, "ne... que..."

- His book met with *extraordinary* success :
Son livre a connu un succès *sans précédent*.
- Do you? *Indeed*, I do! :
Vraiment ? *Mais bien sûr ! (Et comment !)*

§ 194. La répétition syntaxique avec le plus souvent dédoublement du pronom :

- I know you, Dinah! : *Je* te connais bien, *moi* !
- I know what *you* want : Ah, *toi*, je sais bien ce que *tu* veux !
- Well, I'm not going to have it :
— En tout cas, *moi*, je ne tolérerai pas ça.
- Why pick on *me*? : Pourquoi *me* faire ça, à *moi* ?
- That's done it! Alors *ça*, *c'est* le bouquet !
- *His* was all right, but *hers* was rather poor:
- Le sien à lui allait encore, mais *celui de Jeanne* était fort médiocre.
- Why, *that's* pretty good : Mais *c'est* très bien, *ça* !

§ 195. Le tour de présentation, qui permet de détacher l'élément jugé important :

- *Here* the Romans crossed the Thames :
Voici l'endroit où les Romains traversèrent la Tamise.
- *I* for *one* am of a different opinion :
Quant à moi (ou : *En ce qui me concerne*), je ne suis pas de cet avis.

- *Well, well, if it isn't... : En voilà une surprise !*
- *I did it : c'est moi qui l'ai fait.*
- *Only you wouldn't let me : Mais c'est toi qui n'as pas voulu.*

Il convient de remarquer que dans les exemples ci-dessus, l'anglais n'a pas uniquement recours à l'intonation ou à l'accent d'insistance ; voir en particulier le troisième exemple du § 192, le dernier du § 193 et le deuxième du § 195, où la mise en relief est obtenue par des moyens lexicaux. D'ailleurs l'anglais peut également avoir recours à des intensifs :

- *He was excruciatingly funny : il était impayable.*
- *He was good and sorry : Il le regrettait amèrement.*
- *He was good and mad : Il était absolument furieux (MOD : il ne décollerait pas)*

§ 196. Un bon exemple de mise en relief, obtenue par le tour de présentation, est cité par le commentateur du *Linguist*²⁶, qui exprime de manière analogue la préférence du français pour le rejet du propos en fin de phrase :

«The proper bodies to direct suitable boys into an organization intended to reclaim the exceptionally tough are the juvenile courts : C'est aux tribunaux d'enfants qu'il incombe de diriger les sujets appropriés vers une institution chargée du redressement des garçons particulièrement difficiles.» Le commentateur ajoute :...«the lightest way of putting the emphasis on the juvenile courts is to turn the French sentence thus...» ce qui est exact ; nous croyons pouvoir ajouter que (1) l'anglais pouvait mettre "juvenile courts" à la fin parce qu'il lui réserve un accroissement d'accentuation, ce que le français ne peut pas faire ; (2) le français préfère l'ordre A-Z, et la présentation "C'est... que" lui facilite cet ordre. C'est encore une fois un exemple de la préférence d'une construction active, et cet exemple relève donc, à la fois de la mise en relief (189), de la présentation (185), de la modulation actif-passif (120) et enfin de la préférence du français pour une terminaison adjectivale polysyllabique (202).

(26) *The Linguist*, Londres, Vol. 12, p. 75.

INVERSION OU DISLOCATION

§ 197. L'ordre des mots et la démarche d'une langue tendent, nous l'avons vu, à présenter le message selon un certain déroulement, et dans la mesure où ce déroulement est "normal", il ne joue pas de rôle stylistique particulier. Par contre, toute modification du déroulement est susceptible d'attirer l'attention du lecteur, et participe dès lors à la mise en relief.

L'inversion est souvent figée (cf. "Perish the thought!" "A Dieu ne plaise !") et paraît moins propre que la dislocation à créer un effet de surprise ; ce dernier procédé, qui repose sur une inversion et la reprise du thème ou du propos, se confond intimement avec les autres procédés déjà examinés, et aboutit en fait à des répétitions lexicales ou syntaxiques. En voici quelques exemples :

- *Did you send this letter, or didn't you ?*
Cette lettre, tu l'as envoyée, oui ou non ?
- *Elle est stupide, ton idée ! : This is utter nonsense!*
- *Ça va durer longtemps, cette plaisanterie ? :*
Haven't we had about enough of this ?
- *De cela, n'en parlez à personne : Keep this to yourself.*
- *Par un traitement énergique, on a enrayé le mal :*
Thanks to this rapid treatment, the disease was brought under control.

§ 198. Plus nuancées sans doute sont les inversions stylistiques, qui ne sont évidemment visibles que pour celui qui rapproche les deux langues. Elles aboutissent en fait à rétablir dans LA une séquence plus conforme à la démarche de cette langue que celle qui calquerait purement et simplement le texte LD. Il faut reconnaître que nous touchons là à un domaine assez mal connu, et que nous devons nous contenter d'une simple indication ; deux exemples illustreront ce type d'inversion de langue à langue :

— Sur un document remis par la douane anglaise aux voyageurs à destination de Londres on lit : "Pack separately [...] for convenient

(27) Sur l'inversion, consulter R. Le Bidois, *L'inversion du sujet dans la prose contemporaine*, Paris, d'Arthey, 1952 ; sur la mise en relief en français, cf. M.-L. Muller-Hauser, *La mise en relief d'une idée en français moderne*, Genève, Droz, 1943 ; pour l'anglais, on consultera Bryant, N. & J. Aiken, *Psychology of English*, New York, Columbia University Press, 1940.

inspection". La mise en relief de "convenient", qui est évidemment un élément essentiel du message, se fera par une transposition ordinaire et par un déplacement : Pour faciliter la visite de la douane, mettre à part [...].

— Autre exemple : "We have prepared this booklet for your information". On pourra admettre que c'est surtout le client qui est intéressé par la brochure en question. Commencer en français par "Nous avons..." serait au contraire mettre l'accent sur une activité extérieure au client, donc qui ne l'intéresse que secondairement. Nous proposons : "Vous trouverez dans cette brochure tous les renseignements que vous désirez", ce qui laisse tomber le "prepared" inutile parce que allant de soi, et qui remet la personnalité du client au premier plan.

SÉQUENCES

§ 199. 1. Mots qui ne peuvent commencer une phrase :

En français, certains mots outils commencent rarement une phrase. Ils doivent être ou déplacés ou étoffés, et d'ailleurs l'étoffement entraîne un léger déplacement. En anglais, les mots correspondants ne sont pas soumis à cette restriction. Il est difficile, en l'état actuel des recherches, de discerner s'il s'agit d'une question de structure ou d'une démarche de l'esprit. Il semble, par exemple, qu'on commence volontiers une phrase par "puisque", mais qu'on hésite à le faire avec "parce que". Nous nous contenterons donc d'indiquer certains de ces mots auxquels le français paraît refuser la position initiale.

— Because my first letter may have miscarried I am writing you again: Ma première lettre ayant pu s'égarer, je me permets de vous écrire de nouveau.

— Once he was almost captured: Il y eut un moment où il faillit se faire prendre.

— Whether that policy has been scrupulously followed is a matter of controversy: Quant à savoir si cette politique a été scrupuleusement suivie, c'est un point sur lequel les avis sont partagés.

— No two situations can ever be the same: Il n'y a pas deux situations qui soient identiques.

— One was killed and two were injured: Il y en eut un de tué et deux de blessés.

On compte un mort et deux blessés.

- | | |
|--|---|
| — Two more came: | Il en est venu encore deux. |
| — More will come tomorrow: | Il en viendra d'autres demain. |
| — More will be said about this later: | Nous en reparlerons. (Notons en passant l'économie du français) |
| — Only more people will make manufacturing in Canada really sound: | Seul un accroissement de la population établira l'industrie canadienne sur des bases solides. |
| — Both came the next day: | Ils sont venus tous les deux le lendemain. |
| — Much has happened since: | Il s'est passé beaucoup de choses depuis. |
| — Little will result from all this: | Il ne sortira pas grand-chose de tout cela. |

§ 200. Les exemples ci-dessus appellent certaines remarques :

"Beaucoup" peut s'employer seul en position initiale quand il s'applique aux gens : "Beaucoup n'ont pas pu entrer", mais non quand il s'applique aux choses. Il est vrai que "much" et "little", quand ils sont sujets, sont généralement suivis d'un verbe au passif qui devient actif en français, avec renversement des termes. Mais nous avons pu donner des exemples où ils sont sujets de verbes actifs et où le français a alors recours à la tournure impersonnelle du type "il y a". Cette tournure et ses variantes (il vient, il se passe, etc.) s'offrent tout naturellement au traducteur dans beaucoup des phrases qui précèdent. Nous retrouvons ici le procédé particulier au français qui consiste à présenter un sujet encore indéterminé. Les tournures impersonnelles du type "il y a" sont des formules de présentation (185) qui font de leur déterminant le propos et se combinent avec lui pour former le thème de la phrase entière. "Des gens se figurent que..." nous paraît moins naturel que "Il y a des gens qui se figurent que...", alors que "Les gens se figurent que...", où "les gens" est un sujet déterminé, ne soulève aucune objection. Reprenant notre définition de la formule de présentation, nous dirons que "des gens" devient le propos dans "il y a des gens" et que cette proposition devient le thème de la phrase "Il y a des gens qui...". De même :

"Something is wrong." : "Il y a quelque chose qui ne va pas." On voit que l'anglais se passe aisément de cette formule d'introduction. Il n'a aucune peine à faire directement du sujet psychologique le sujet grammatical.

(28) On peut également dire "There's something wrong", comme en français.

Nous disons bien "Certains sont venus..." mais "certains" est moins indéterminé que "des gens". De plus cet emploi relève de la langue écrite ; la tournure "il y a" se rencontre surtout dans le style familier. Il faut d'ailleurs faire la part du caprice. On dit "Pas un n'est venu", mais non "Pas dix n'en ont réchappé".

§ 201. L'inversion existe dans les deux langues, surtout sous sa forme écrite, mais pas nécessairement à propos des mêmes mots. On la trouve en français surtout après: "à peine", "du moins", "aussi", "en vain", "sans doute", "peut-être", et en anglais après des expressions telles que: "hardly", "no sooner", "never", "on no account", "under no circumstances".

Ces deux listes n'offrent qu'un terme commun: "à peine: hardly". La liste anglaise est faite d'expressions restrictives ou négatives. Parmi les exemples français, "aussi" doit s'entendre au sens de "c'est pourquoi". Quand il veut dire "also" il n'est pas antéposé, alors que "also" peut très bien commencer une phrase et se traduit alors par "de plus"

— Also I knew you weren't too keen about it:	De plus, je savais que vous n'y teniez pas beaucoup.
— Also ran:	Ont également pris part à la course (ou, par équivalence: "Non classés").

L'inversion du sujet réel de "il y a" existe en français dans le corps de la phrase: "...et erreur il y a; puisque..." Cette construction est encore plus répandue après "si": "si erreur il y a". L'anglais dit sans inversion: "if there is a mistake". Par contre, il peut commencer une phrase par le sujet réel de "il y a".

— New themes there are, no doubt.	Sans doute, il y a de nouveaux thèmes.
— Fifty millions of us there are on a rock.	Nous sommes cinquante millions à vivre sur un rocher.

Le participe présent de la forme progressive peut se placer en tête; ce qui nous oblige alors à changer de structure.

— Participating in the program are teachers from the various schools.	Les organisateurs ont pu s'assurer le concours de professeurs des différentes écoles.
---	---

Par contre, c'est le français qui pratique l'inversion verbe-sujet dans certaines rédactions d'ordre administratif:

(29) Sur les affiches de cinéma, "also" se rend par: "Au même programme".

Sont reçus définitivement :	List of successful candidates:
Sont promus au grade de commandant :	
Sont promus au grade de commandant :	
	The following have been promoted to the rank of major:

§ 202. 2. *Mots qui ne peuvent terminer une phrase:*

S'il y a des mots qui se prêtent mal à la position initiale, notamment en français, il y en a d'autres que l'on évite instinctivement en position finale absolue, c'est-à-dire en fin de phrase.

La position finale absolue est certainement privilégiée en français, du point de vue stylistique: on y trouve de préférence des mots forts, noms, verbes, adjectifs, plus rarement adverbes (cf. la phrase qui termine le conte de Flaubert "Hérodias": "Et comme elle était très lourde, ils la portaient alternativement"). De plus, on remarque que ces mots sont en général étoffés, et comportent au moins deux syllabes, souvent plus. Aussi, la séquence nom polysyllabique + adjectif polysyllabique est-elle très recherchée comme chute de période, en position finale³⁰. En voici quelques exemples pris à des discours: "...c'est aussi l'épanouissement et le gage de pérennité de la pensée humaine" (*Journal des Traducteurs*, 1.5 (1956): 136); "regardant vers l'avenir avec confiance." (ONU, Assemblée générale, 1946). Puisque nous sommes sur le plan comparatif, il est intéressant de rapprocher des fins de paragraphe, prises au hasard dans les procès-verbaux de cette même assemblée:

— This report covers six different items.	Ce rapport traite de six questions différentes.
— If I may be allowed, I will read what the President said.	Si vous le permettez, je vais vous relire ce passage de la déclaration du Président.
— ...and the matter ought to be further studied.	...et que cela nécessitait une étude plus approfondie.
— ...and I venture to say, of a number of other nations also.	...non plus qu'à celles d'un grand nombre d'autres nations.
— ...news ... has shown the position to be worse than we originally thought it.	les nouvelles... montrent que la situation est pire que nous ne l'avons envisagée tout d'abord.
— ...a most resolute determination to overcome it.	...qui exige ...une énergique volonté d'intervenir.
— ...the immense work of reconstruction awaiting us.	...l'immense tâche de la reconstruction qui nous attend.

(30) Ce procédé devient par là même une charnière sémantique de terminaison (210).

Ces exemples suffisent pour montrer que le français évite de terminer ses phrases sur des mots aussi courts que "it", "us", "one", "also", "said", etc. qui seraient atones dans la plupart des cas. En outre, ces mots outils ne sont pas, en général, des éléments essentiels du propos, auquel le français réserve, nous l'avons vu, une place de choix en fin de phrase. C'est sans doute ainsi qu'il convient d'expliquer le déplacement suivant :

— I don't know where the post office is :

Je ne sais pas où se trouve le bureau de poste.

Si cependant le français exprime le propos par un adverbe, ce dernier pourra alors terminer une phrase ; c'est le cas de tous les morphèmes négatifs du type : "pas", "rien", "goutte", "guère", etc.

§ 203. Cas particulier des "queues de phrase" :

Les queues de phrases présentent également certaines différences d'une langue à l'autre. Partant de l'anglais, nous distinguerons plusieurs cas :

1. les équivalents de "n'est-ce pas".

You will do it, won't you?

Vous le ferez, n'est-ce pas ?

You wrote to him, didn't you?

Vous lui avez écrit, n'est-ce pas ?

2. les cas où la reprise du verbe avec inversion du pronom ne correspond pas à "n'est-ce pas".

— You couldn't wait, could you?

Vous ne pouviez pas attendre, non ?

— You don't care, do you?

Cela vous est bien égal.

— That's not the sensible way of doing it, is it?

Ce n'est quand même pas très intelligent.

— It's too big, the Atlantic, isn't it? (N. Coward)

C'est trop grand, l'Atlantique, vous ne trouvez pas ?

— I rather like him, don't you?

Je le trouve sympathique, pas vous ?

— You did it, didn't you?

C'est bien vous qui l'avez fait ?

— Of course, I will. I promised, didn't I?

Mais bien sûr. Est-ce que je ne vous l'avais pas promis ?

— You don't suppose I'd do a thing like that, do you?

Vous ne pensez tout de même pas que je ferais une chose pareille.

— You understand, do you? or don't you?

Vous comprenez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tellement sûr. (Je me le demande).

3. la reprise du verbe **to be**, avec ou sans inversion, suivant la nature du sujet ".

— That's a good one, that is!

En voilà une bien bonne !

— He's a smart one, is John!

C'est un malin, Jean, y a pas à dire.

4. l'adjonction, après virgule, de certains mots isolés.

— Aren't they slow!

Ce qu'ils sont lents !

Aren't they, though!

Je vous crois ! (Vous pouvez le dire !)

— There must be some biscuits, or something.

Il doit bien y avoir des biscuits ou quelque chose d'autre à manger.

5. l'emploi d'un verbe d'opinion. Le français a la même possibilité, mais il en use moins. D'où l'utilité de certaines variantes.

— You'll be there, I hope.

Vous serez là, j'espère.

— This one costs more, I think.

Je crois que celui-ci coûte plus cher.

— He didn't have time, I suppose.

Sans doute qu'il n'a pas eu le temps.

6. le cas de la proposition incidente, qui cite l'auteur de la remarque ou la source du renseignement. Ce procédé est très fréquent dans le style des journalistes. Il passe difficilement en français.

— The rebellion cost the lives of 3,000 civilians, a survey showed.

D'après les chiffres qui ont été fournis, la révolte a coûté la vie à 3.000 civils.

— No such safe conduct is sought by the resident New Yorker, the traffic officers plaintively report.

Le New-Yorkais ne s'embarrasse pas de telles précautions, si l'on en croit les lamentations des agents chargés de la circulation.

(Il s'agit de ne traverser les rues qu'au signal des agents.)

— Everything we do to reduce the number of accidents will make it easier to continue to improve our level of benefits, as time goes on, he observed.

Il a fait observer que nos efforts en vue de réduire le nombre des accidents faciliteront avec le temps le relèvement continu du taux des prestations.

— Mr. Smith was keenly interested in people like Mr. Brown, it was clear from the first.

Il fut tout de suite évident que M. Smith s'intéressait fort aux gens comme M. Brown.

(31) Il n'y a pas d'inversion quand le sujet est un pronom : "He is a smart one, he is."

Il ne semble pas téméraire de voir dans ce qui précède la tendance du français à organiser son énoncé, à le préparer. Sans doute il ne le fait pas dans les phrases segmentées ("Il est bien, votre ami.") et l'exception est d'importance, mais elle est le fait de la langue parlée, donc non rédigée.

MOUVEMENTS ORATOIRES

§ 204. Il est généralement admis que le français est plus oratoire que l'anglais. Or, l'un des mouvements oratoires les plus caractéristiques est la fausse question. Il est matériellement possible de traduire en anglais les questions ou exclamations qui relèvent de la rhétorique, et l'expression "rhetorical question" montre que le procédé n'est pas inconnu en anglais. Cependant un traducteur exercé qui se laisserait aller à l'employer à tout bout de champ aurait souvent le sentiment d'une légère incongruité. Ce qui veut dire que l'anglais ne fait pas de la fausse question un usage aussi large que le français. Hilaire Belloc, dans sa conférence sur la traduction, (*op. cit.*) l'avait déjà fait remarquer.

«The ample use of the rhetorical question is native to ordinary French prose, not to English. It is also native to French prose to define a proposition by putting the data of it first into question form. It is not native to English to do this.»

Remarquons que son affirmation est nuancée par "ample" et par "ordinary". Elle vise l'emploi trop généralisé de la fausse question dans la prose habituelle. La solution que propose Belloc est de transposer de telles questions en phrases déclaratives. C'est ce que nous avons fait dans nos propres exemples réunis ci-dessous :

— Ce que me racontait en arabe mon hôte de ce soir-là, quel est celui de mes précédents interlocuteurs musulmans, fût-il le plus dévoué à l'administration, qui ne me l'eût déjà dit et redit en français exemples à l'appui.

(*Le Monde*, Sélection hebdomadaire, 26 mai-1^{er} juin 1955.)

— Où est-il le temps où quand on lisait un livre on n'y mettait pas tant de raisonnements et de façons ? (Sainte-Beuve).

What I was being told in Arabic by my host of that evening had already been repeatedly stated to me in French, and duly documented, by my previous Moslem informants, no matter how loyal to the French regime.

Gone are the days when the reading of a book did not require so much fuss and bother.

— Chacun de ses pavés nous dit quelque chose. Ne contient-il pas toute notre histoire ? N'est-ce pas comme une grande maison dont nous aurions habité toutes les chambres, et dans laquelle à chaque pas nous retrouvons un souvenir ? Où pouvons-nous passer sans avoir aux lèvres le mot du fabuliste : J'étais là, telle chose m'advint ? (Prévost-Paradol, à propos de Paris).

Each one of its paving-stones has something to tell us, for the city embodies the whole of our history. It is like a large house in every room of which we had lived and where we cannot move without being reminded of the past. Nowhere can we go without being tempted to say, like the fabulist: I was here, and this is what happened to me.

§ 205. On passe insensiblement de la fausse question à l'exclamation. L'anglais pratique volontiers celle-ci, peut-être parce qu'elle est une mise en relief d'ordre affectif mais sans caractère oratoire.

— Ain't we having fun!

C'est fou, ce qu'on s'amuse!

— Was he pleased to hear it!

Il a été rudement content d'apprendre ça.

— But wasn't Maria glad when the women had finished their tea and the cook and the dummy had begun to clear away the tea things! (J. Joyce, *Dubliners*).

N'empêche que Maria fut bien contente quand les femmes eurent fini leur thé et que la cuisinière et la laveuse de vaisselle se furent mises à débarrasser la table.

On notera que si l'exclamation est courante en français, elle ne s'accorde guère de la négation. "Quelle ne fut pas ma surprise" est à classer avec les locutions figées.

CHAPITRE IV

LES ARTICULATIONS DE L'ÉNONCÉ

§ 206. Comme le soulignait justement le regretté A. Dauzat, dans deux articles parus dans l'*Education Nationale* (8 janvier, 12 février 1953), le français est une **langue liée**. Il faut entendre par là qu'aux différents niveaux de l'analyse, on constate une tendance à présenter un message dont les éléments ont une très grande cohésion intérieure.

a) Sur le plan de la langue parlée, le français offre de multiples traces de cette cohésion : liaisons, segments anti-hiatus (vas-y, y a-t-il, etc.), enchaînement régulier des syllabes, d'où les ambiguïtés du type : "le tiroir est ouvert", "le tiroir est tout vert" ; en raison de la faiblesse des marques phonétiques destinées à ponctuer la frontière des mots ou des morphèmes, le français parlé repose essentiellement sur des groupes, souvent assez longs, quelquefois difficilement analysables.

b) Cette tendance est encore renforcée sur le plan de la morphologie : le français connaît de longues séquences de morphèmes, imbriqués les uns dans les autres, que l'orthographe sépare arbitrairement par des blancs : "je me le demande", "il ne l'a pas vu", "ils ne l'avaient probablement pas encore fait" (On notera la position des verbes dans ces trois phrases, qui découle de la tendance à rejeter le propos à la fin du message (184, 185).

A. Dauzat fait ici remarquer l'existence de morphèmes de liaison, très fréquemment employés dans la langue parlée, qui ont pour effet d'augmenter cette cohésion interne déjà favorisée par la structure sonore : il cite notamment le "de" de liaison, dans des phrases comme : "il y en a trente de blessés" ; "il n'est rien d'impossible à l'homme" ; "deux dollars de l'heure" ; "voilà du bon travail de fait" ; "il est honteux de mentir", etc. On notera que les phrases anglaises correspondantes ne comportent pas de morphèmes semblables : "Thirty were wounded" ; "nothing is impossible to man" ; "two dollars an hour" ; "well done!" ; "lying is despicable".

c) Dans le présent chapitre, nous nous intéresserons à la "liaison" sur un troisième plan, celui du message, où ce phénomène apparaît clairement par opposition à la démarche de l'anglais. Nous retrouverons, ce faisant, la grande dichotomie sur laquelle s'axent tant de nos remarques : l'opposition entre le plan de l'entendement et le plan du réel.

§ 207. Dans son compte rendu du déroulement des faits, le locuteur peut en effet se placer à un point de vue purement objectif et nous faire part de ses observations au fur et à mesure qu'elles se présentent ; la liaison entre les faits observés n'étant pas généralement évidente, une telle attitude aboutira normalement à un message composé d'éléments juxtaposés. Ce développement stylistique objectif est souvent appelé **intuitif** ou **sensoriel** ; on le caractérise également par l'expression : "le film du réel". L'anglais nous offre un excellent exemple de ce mode stylistique dans des phrases telles que : "He crept out from under the bed" ; "He walked leisurely into the room" ; "Pop goes the weasel" ; "He drank himself to death" ; "Off with you", etc. On retrouve cette attitude jusque dans les titres, où l'on pourrait s'attendre à un message statique, le titre ne faisant pas partie du contexte : *Across the River and into the Trees* (Hemingway) ; *Digging Up the Past* (L. Woolley) ; *Through the Looking-Glass* (L. Carroll) ; *Drums Along the Mohawk* (Water D. Edmonds) ; *Far from the Madding Crowd* (T. Hardy), etc."

Mais une autre attitude est également possible ; le locuteur peut retarder, en quelque sorte, le déroulement des idées jusqu'à ce qu'il les ait ordonnées, qu'il en ait dégagé la succession, l'ordonnance cachée, la cause et l'effet. C'est là en général l'attitude française, qui est plutôt celle d'un spectateur commentant des faits que celles d'un acteur les traduisant au fur et à mesure de leur émergence. Cette deuxième sorte de développement, qui suppose une prise de position, un jugement de valeur, peut s'appeler le **développement raisonné** : et, pour s'y conformer, il faut se placer sur le plan de l'entendement.

(32) A titre de vérification, nous avons ouvert au hasard la *Bibliographie de la France* (145^e année, No 44, novembre 1956, pp. 980-1). Sur 21 romans cités, 16 ont des titres "statiques" du type *Vol d'essai*, mais 5 rappellent les titres dynamiques anglais ci-dessus : "Je me damnerai pour toi", "Quand les genêts refluriront", "Vous verrez le ciel ouvert", "Quand le diable a soif", "Quand l'amour reflurit". On notera la fréquence du tour avec *quand*, qui est un bon exemple de la tendance vers le dynamisme, caractéristique de la littérature contemporaine.

Nous pensons qu'en règle générale, l'anglais suit le premier mode dit intuitif ou sensoriel, le français, le second mode dit raisonné³³. Voyons dans le détail si cette hypothèse semble confirmée par les faits. Nous allons conduire cette étude d'abord sur le plan du paragraphe (charnières) puis sur celui du message (modulation).

§ 208. Articulation du paragraphe : **les charnières**.

Sur le plan du paragraphe, nous voudrions montrer que notre distinction entre les deux types de développements est toujours valable. Un développement intuitif tend à laisser son autonomie à chaque phrase ou segment du message ; cette liberté correspond à la réalité, où les séquences d'actes ne sont pas toujours visiblement reliées entre elles par des rapports de causalité. Au contraire, un développement raisonné essaie précisément de marquer les rapports qui unissent chaque segment dans un déroulement logique. Pour ne pas entamer une discussion sur le sens qu'il faut donner à "logique", disons que nous voulons seulement indiquer par là une tendance à grouper les segments du message dans un certain ordre arbitraire, mais voulu, qui se retrouve sous des formes comparables de texte en texte, un souci de marquer les articulations de l'énoncé. Le français, tout au moins dans la langue littéraire, philosophique, scientifique et juridique, affectionne les articulations, et se passe difficilement des précisions qu'elles peuvent apporter dans le déroulement de la pensée. L'anglais au contraire, même dans ses formes classiques, fait beaucoup moins appel aux articulations explicites, donc laisse au lecteur le soin de suppléer lui-même les articulations qui s'imposent et joue plutôt avec la juxtaposition des phrases et segments de l'énoncé.

§ 209. En se voulant une langue "articulée", en accordant par conséquent une très grande place au jeu des **charnières**, le français reste dans la tradition classique latine et surtout grecque. M. A. Bernelle,

(33) Nous voudrions citer ici l'opinion d'un critique anglais qui, pour être subjective, n'en est pas moins révélatrice : "...French, Italian... are reasonable codifications of as much of human experience as can be translated into speech. They give each separate object, process or quality a permanent label duly docketed, and ever afterwards recognize this object, process or quality by its label rather than by itself; ...these languages are therefore also the rhetorical languages, rhetoric being the poetry of labels and not the poetry of the things themselves. English proper has always been very much a language of "concepts", ...the vocabulary is not fully dissociated from the imagery from which it developed; words still tend to be pictorial and not typographic... It is the persistent use of this method of "thought by associations of images" as opposed to "thought by generalized preconceptions", that distinguishes English proper from the more logical languages." (Robert Graves, "Impenetrability or the Proper Habit of English", *The Fortnightly*, décembre 1926.)

dans sa "Présentation du grec ancien" (*Vie et Langage*, 44 (1955) : 492), insiste avec raison sur l'importance des articulations dans le développement de la pensée grecque :

« Quant à la coordination, elle devient une véritable charpente du langage, très apparente, solide et souple à la fois, abondante et variée. Nombre de "particules" lient les phrases et les propositions entre elles pour bien en marquer le rapport logique : opposition, explication, exemple, résumé, conclusion, objection. C'est encore une des grosses difficultés du grec pour les jeunes hellénistes, et même pour les traducteurs chevronnés. Si l'on traduit toutes les particules, on alourdit intolérablement la phrase française. Si on les escamote, on fait disparaître un des traits essentiels du génie grec : la démarque prudente et sûre de la pensée, ... »

D'après ces remarques, il faut croire que le grec allait encore plus loin que le français dans le sens de l'articulation. Ceci nous donne l'occasion de souligner une fois de plus que traduire, c'est transposer le message original rédigé en LD sans pour cela fausser le mécanisme de LA. Par conséquent, et pour revenir aux langues qui nous intéressent ici, traduire du français articulé en anglais, c'est se résigner à laisser les charnières implicites dans une large mesure, et nous verrons en effet que certaines ne figurent même pas au répertoire lexical de l'anglais. Inversement, la traduction vers le français oblige le traducteur à expliciter les charnières zéro du texte anglais, qu'il importe donc de bien dégager au moment de l'analyse et du découpage du texte. Cette double attitude vis-à-vis des marques articulatoires du français et de l'anglais pose parfois au traducteur des problèmes redoutables. Dans la traduction d'un texte juridique ou diplomatique, par exemple, ce serait trahir le lecteur français que d'omettre les charnières, qui ponctuent le déroulement de l'énoncé : mais comme ces charnières sont souvent très différentes d'une langue à l'autre, il faudra faire admettre aux usagers l'explicitation ou l'implicitation de segments de l'énoncé dans des textes habituellement considérés comme intangibles.

§ 210. **Différentes sortes de charnières :**

Nous appelons **charnières** les marques linguistiques de l'articulation (cf. donc, et, cependant) et charnière zéro le procédé de juxtaposition qui ne marque pas explicitement les rapports articulatoires entre les différents segments de l'énoncé.

Pour la stylistique comparée, basée essentiellement sur le rapprochement de deux structures à travers le pont sémantique de la

traduction, toutes les articulations du discours sont des charnières. C'est dire que nous ne considérons pas les segments de l'énoncé, au moment de l'analyse du message, sous l'angle de leur nature linguistique (cf. la notion de "parties du discours"), mais sous l'angle de leur fonction. Ainsi le terme "charnière" groupera des réalités linguistiques très diverses : conjonctions, adverbes, locutions, relatifs, copules, etc. Le traducteur doit se sentir très libre devant la notion de charnière, qui se dégage tantôt d'unités lexicales spéciales, tantôt du sens même du mot. Dans ce dernier cas, on pourrait considérer la fonction de charnière comme superposée à la fonction sémantique.

Par exemple, dans le paragraphe précédent, "ainsi" est une charnière du type lexical, et "c'est dire que" une charnière du type sémantique. Cette dualité explique (sans l'excuser) l'absence de nombreuses charnières dans les dictionnaires, trop souvent placés en dehors du contexte.

On notera que si les charnières apparaissent le plus fréquemment dans le discours soutenu, pour marquer les articulations entre les propositions ou les phrases, elles existent également dans la langue parlée, même dans le cas de messages très courts ne comportant qu'une seule proposition : c'est le cas des charnières d'appel du dialogue : "John, won't you pass me the salt?"; "Dis-donc, toi, qu'est-ce que tu dis de ça?"; "Now look here, I don't think this will do", etc.

Il y a plusieurs façons de classer les charnières, selon que l'on se place au point de vue de la forme ou de la fonction. Disons quelques mots d'abord sur ce dernier point. Les charnières ont de toute évidence plusieurs fonctions, soit séparément, soit simultanément. Elles peuvent fonctionner comme le rappel d'un événement qui précède : "Comme nous l'avons dit plus haut..."; elles annoncent également ce qui va suivre, et comment l'auteur va traiter la question : « Passons maintenant aux causes de ces événements... ». Elles établissent encore une liaison entre ce qui précède et ce qui suit : "C'est à vous que je m'adresse, puisque aussi bien vous êtes le seul représentant officiel, etc...". Certaines enfin annoncent la fin d'un développement, d'une énumération : c'est précisément le rôle de "enfin" dans la présente phrase. On peut donc classer les articulations du message selon leur fonction déictique (234) en charnières de *rappel* (retour en arrière), de *traitement* (annonce de ce qui suit), de *liaison* (cf. conjonctions de coordination) et de *terminaison*. C'est la classification la plus utile dans le cas du découpage, et surtout du démontage d'un texte : elle permet de faire ressortir nettement les éléments vectoriels de l'énoncé, particulièrement dans le cas des charnières zéro, qu'il faut dégager d'après le sens global du message.

Toutefois, ces distinctions formelles sont difficiles à maintenir sur le plan de la stylistique, parce que la même charnière peut avoir plusieurs fonctions, être à la fois rappel et traitement, et même liaison. Nous aurons donc ici recours à un autre principe de classement. Nous garderons néanmoins la catégorie des charnières de terminaison parce qu'elles sont nettement différenciées et aussi parce que l'anglais les remplace souvent soit par des charnières zéro, soit par des charnières de liaison qui n'annoncent pas la fin du développement. Ex. : "furthermore", qui se traduit tantôt par "de plus" tantôt par "enfin" pour marquer qu'il ne vient plus rien après. Ceci se rattache à la tendance du français d'annoncer plus tôt que l'anglais la démarche de sa pensée, tendance qui s'exprime également par sa préférence pour des charnières à balancement : "tantôt... tantôt", "non seulement... mais encore"³⁴.

§ 211. Etant donné le comportement respectif des deux langues et la difficulté de séparer le rappel du traitement, nous classerons les charnières d'après leur forme, selon les grandes subdivisions ci-dessous :

Type A : Charnières explicites, qui s'expriment de trois façons :
 — par un mot-outil³⁵, type A₁ : "aussi", "de plus", "cependant", "par conséquent", qui sont en fait les conjonctions de la grammaire traditionnelle ;
 — par un membre de phrase qui articule l'énoncé, type A₂ : "Comme nous l'avons déjà vu..." ; "J'en viens maintenant à..."
 — par un mot-outil qui reçoit dans LA un étoffement par rapport à LD, type A₃ : "also : au même programme".

Type B : Charnières constituées par le sens d'un mot plein ou charnière sémantique (donc implicites).

Ex. : "this", "those".

Il est difficile de donner ici des exemples sans citer en même temps le contexte. (Voir l'exemple de "c'est dire que..." au § 210).

Type C : Charnière de simple liaison : "et", "ou", "de plus".

Type D : Charnière zéro, avec simple juxtaposition des éléments.
 (souvent marquée par des prosodèmes)

Ex. : "Il pleuvait ; nous ne sommes pas sortis".

(34) Ne pas oublier que le français reste encore une langue plus oratoire que l'anglais.

(35) La distinction entre mots pleins et mots outils est empruntée à F. Brunot ; cf. en anglais l'opposition entre "notional" et "structural words".

Les types A, B et C se rencontrent dans les deux langues. Il semble toutefois que le type D soit très fréquent en anglais (voir par exemple l'omission des équivalents de "en effet") et que le type A prédomine en français. Le type B se rencontre couramment en anglais où il correspond souvent au type A en français. La charnière membre de phrase (type A₂) est généralement mixte, à la fois structurale et sémantique.

§ 212. Choix d'exemples

Type B/A : In all *this* immense variety of conditions, the objective must be..."

Nous sommes ici entre deux énumérations, celle des difficultés que présentent la diversité des conditions et celle des choses à faire. Le "this" a ici une valeur de rappel et insiste également sur la complexité des difficultés à résoudre. Nous préférons marquer nettement l'opposition entre les obstacles et le but à atteindre et nous commencerons par : "Et cependant, malgré la diversité des conditions". Remarquons que "la" suffit alors amplement pour traduire "this".

Type A/A : "He has more and better... social security services, some of which are *even* unknown in the East."

Il s'agit d'une comparaison entre les services d'hygiène et d'assurances sociales dans l'ouest et dans l'est du Canada. On peut évidemment traduire littéralement, mais dans une langue oratoire comme le français le mouvement de l'argumentation gagne à rendre "even" par un "parfois même" initial qui relance l'argument.

"Parfois même il bénéficie, dans le domaine de l'hygiène et de la sécurité sociale, de lois dont nous n'avons pas ici l'équivalent."

Type B/B :

"It is *popularly* supposed that art knows nothing of frontiers."

Le mot "popularly" laisse entendre que l'auteur ne partage pas cette opinion du public et s'apprête à la réfuter. Il a donc la valeur d'un traitement et constitue une charnière sémantique. Nous rendrons ce "popularly" par un verbe qui exprimera la même attitude vis-à-vis de l'opinion en question : "Les gens se figurent que l'art ne connaît pas de frontières."

Type B/A :

"It was not enough to produce glass of low expansion in order to . Furthermore, they had to see to it that..."

Mais, *en plus de* la mise au point d'un verre à faible coefficient de dilatation et capable de... En dernier lieu il fallait veiller à ce que..."

"Was not enough" rappelle un segment de l'énoncé et en montrant son insuffisance, annonce ce qu'il faut faire pour y suppléer (charnière sémantique). "Mais" et "en plus de", à la fois rappel et traitement, constituent une charnière diluée.

"Furthermore" n'indique pas nécessairement que nous arrivons au terme de l'énumération, comme c'est le cas ici. Le français, soucieux de marquer la fin d'un développement, non moins que l'articulation de ses différentes parties, dira : "En dernier lieu".

Types A/D, A/A, A/A :

"Il errait *alors* de café en café. Il atteignait *ainsi* le soir. Il passait *aussi* de long moments dans la gare." (Camus)

Des trois charnières que nous avons ici, la première peut être omise sans dommage en anglais. La deuxième peut être rendue par l'articulation virgule + participe présent. Seule la troisième exige d'être rendue littéralement en anglais.

"He would drift from one café to the next, killing time until nightfall. He would also hang around the station a great deal."

Type D/A :

"...But one feels that this is an abnormal condition which lacks the elements of healthy growth, the growth that augurs eventual stability.

Socially and politically there is widespread discontent,...

(T. Taggart Smyth):

Cette situation toutefois ne laisse pas de sembler anormale par l'absence apparente des éléments essentiels d'un progrès sain, avant-coureur d'un équilibre définitif.

Il règne *en effet* dans les masses... un profond mécontentement, un malaise politique, etc..."

Dans l'exemple qui précède, l'auteur est allé à la ligne sans marquer le lien entre les deux paragraphes. Il est évident cependant que le mécontentement qui règne explique, justifie l'affirmation précédente. La situation est anormale, comme le montre ce mécontentement. Quand nous donnons un exemple pour appuyer un jugement, quand nous motivons ce jugement, la charnière "en effet" apparaît tout naturellement entre les deux. Ce n'est pas le cas en anglais."

Type D/A :

"He has more and better hospital accommodation..."

(36) On notera que les dictionnaires ne peuvent pas donner de bons équivalents de "en effet", parce qu'il leur faudrait citer autant d'exemples que de situations. Beaucoup d'Anglais sont portés à traduire "en effet" par "in fact", qui correspond au français "en fait". Mais au fond, "en fait" est le contraire de "en effet" : "Il a dit qu'il s'en occuperait, en fait c'est moi qui ai tout fait / il a dit qu'il s'en occuperait, et en effet il a fait tout le travail".

Il jouit *en effet* de services d'hospitalisation plus vastes, plus perfectionnés..."

L'anglais n'éprouve pas le besoin de marquer, comme le fait le français au moyen de "en effet", le rapport entre cette phrase et celle qui précède. Il s'agit d'un rapport explicatif.

Type C/A :

"They have to be installed in metropolitan districts... and *also* in areas where... (Texte de l'OACI où l'auteur insiste sur l'importance des aérodromes, etc.) :

Au lieu d'une conjonction de coordination, le français préférera montrer dès le début les deux aspects de la question par l'emploi d'une tournure dichotomique

"tantôt... tantôt" ou "non seulement... mais encore"

Remarquons en passant que "tantôt... tantôt" est beaucoup plus fréquent que le "now... now" anglais.

D'autre part, dans la mesure où cette phrase révèle un certain heurt entre les circonstances mentionnées auparavant et la nécessité d'avoir des aérodromes dans deux sortes d'endroits différents, le "have" risque de porter un accent d'insistance que nous rendrons par "or", qui fait ainsi office à la fois de charnière et de compensation.

Type C/A :

"...the drive for a uniformly high standard presents national problems to every government, and international ones as well."

Comme cette phrase est une conclusion, nous expliciterons le rôle qui lui est assigné dans l'ensemble par l'adjonction d'un "donc". De plus, comme nous l'avons fait précédemment, nous marquerons beaucoup plus tôt que l'anglais, qu'il y a un double problème :

"La recherche de standards uniformément élevés présente *donc* pour chaque gouvernement des problèmes tant sur le plan national que dans le domaine international."

Type D/A :

"Nous feignons d'en parler en savants, en psychologues, avec un cynisme apparent, mais en nous quelque chose proteste, et ce conflit intérieur se traduit par des troubles physiologiques... Or l'alcool nous sauve... *oui*, l'alcool nous affranchit pour quelques heures de la conscience puritaine".

(A. MAUROIS, *La Machine à lire les pensées.*)

Dans la traduction anglaise de ce passage "or" n'a pas été retenu, ce qui confirme notre théorie que l'anglais peut se passer facilement de ce mot introductif. Le "oui" est traduit littéralement. "Alcohol comes to our rescue; yes, it delivers us for a few hours..." On pourrait

sans doute l'omettre lui aussi, en mettant "delivers" à la forme d'insistance : "It *does* deliver us..."

Type D/B :

"The walls of Roman London burst with the compelling growth of the City's trade... (Court historique de la ville de Londres) :

L'enceinte de la Londres romaine dut bientôt céder sous la poussée vigoureuse du..."

L'adjonction de "devoir" et de "bientôt" semble être une exigence de l'esprit français. Elle permet de rendre la nuance que cet éclatement de la ville a été le résultat d'une pression qui a fini par triompher. La phrase anglaise ne marque pas explicitement les deux temps de l'opération : la poussée et la rupture.

Type C/A :

"We ate sandwiches and crackers..., and were thirsty and tired, and glad when we finally were out and on the main road back to town..." (Hemingway)

Même en essayant d'écrire comme Hemingway il est douteux que le français s'accommode de deux "et" de suite. Le "when" lui-même fera place à une articulation plus serrée :

"Nous avons mangé des sandwiches et des biscuits salés. Nous avons soif et nous étions fatigués, de sorte que nous n'avons pas été fâchés de rejoindre la grand-route qui nous ramenait à la ville."

C'est une des caractéristiques du style de Hemingway d'utiliser très peu de charnières. Il est possible, surtout en français moderne, de procéder de même, jusqu'à un certain point.

Il arrive un moment cependant où, comme nous venons de le voir, le procédé se heurte à nos habitudes mentales. En voici un nouvel exemple, également tiré de Hemingway, et qui montre la tendance du français à lier les faits par le raisonnement.

"We shot two, but then stopped, because the bullets that missed glanced off the rocks *and* the dirt, *and* sung off across the fields, *and* beyond the fields there were some trees along a watercourse, with a house, *and* we did not want to get into trouble from stray bullets going toward the house. (Hemingway, *Winner Take Nothing*):

Nous en tuâmes deux, mais jugeâmes ensuite prudent de nous arrêter, car les balles qui les manquaient ricochaient sur les rochers *et* sur la terre, *et* risquaient d'aller se perdre du côté d'une maison qu'on voyait au delà des champs, à proximité d'un cours d'eau bordé d'arbres, *et* nous aurions pu nous attirer des ennuis."

L'un des "and" anglais a été éliminé. De plus, l'idée de risque a été explicitée. La traduction laisse échapper la notation de son, par

contre elle fait davantage place à la réflexion du sujet parlant. Elle est un bon exemple de **subjectivation** (187). Si on ajoute qu'elle trahit un plus grand souci d'élaboration, on voit qu'elle rend compte, en quelques lignes, d'importantes différences entre les deux langues.

Ponctuation et charnières

§213. Nous avons montré plus haut (162-4) que la ponctuation était un ensemble assez peu cohérent de marques destinées à découper le message en grandes unités. Nous pouvons maintenant ajouter que la ponctuation est un type particulier de charnières. Le traitement est en effet bien présenté par les deux points /:/, l'incidente par les parenthèses, les crochets parfois, et surtout les tirets, dont les deux langues font également usage. La mise à la ligne d'une phrase, le renforcement des paragraphes pour détacher une série d'arguments, l'espace blanc plus ou moins grand qui entoure certaines parties du message, voilà autant de façons graphiques d'articuler le texte.

En fait il faut considérer, sous cet angle, la ponctuation comme l'un des systèmes dont dispose l'écrivain pour mettre son texte en relief. Si l'on songe à l'importance considérable qu'attachent certains auteurs, surtout les poètes, à la disposition typographique de la page (au point de se laisser influencer parfois par la forme de certaines lettres) — si, d'autre part, on se souvient que certains linguistes considèrent le français comme une langue faite surtout pour l'œil (Cf. Galichet, *op. cit.*, p. 116), on accordera volontiers une place aux problèmes de présentation graphique dans le cadre plus vaste de la stylistique comparée.

Parmi tous les exemples que l'on pourrait citer à l'appui de notre thèse, ne retenons que les plus marqués :

- Présence d'une virgule en français avant "et" (162-163) permettant d'interpréter cette conjonction comme la première partie d'une dichotomie (Traitement) : "Un arrangement financier de ce genre serait avantageux, et pour les Provinces qui veulent des subventions, et pour le gouvernement fédéral qui a des surplus à distribuer." (*Le Devoir*, 12 novembre 1956).
- Présence d'un point et virgule annonçant dans un texte anglais la fin d'une énumération : "His hair was brown and crisp, his hands were large, reddish, intelligent, the veins stood out in the wrists; and his thighs and knees seemed massive." (D.H. Lawrence, *England, my England*, p. 78). Noter que la phrase est curieusement

ponctuée, comme si l'auteur travaillait par petites touches séparées; le point et virgule, venant avec "and", renforce pour un lecteur anglais la virgule qui se trouve habituellement dans cette position et joue le rôle de charnière de terminaison.

- Présence d'un tiret, conjugué avec une phrase très courte, concédant un point de l'argumentation, annonçant en même temps une nouvelle phase du dialogue : "Mais il s'agit d'un mystère (ajoutez-on) où vous-même, qui menez l'enquête, êtes tout le premier transformé. — Il se peut." (J. Paulhan, *La Preuve par l'étymologie*, p. 91).

§ 214. Plus subtile que ces signes de ponctuation est la disposition matérielle du texte imprimé. Le fait d'aller à la ligne, par exemple, représente une charnière aussi explicite et aussi importante que le fait de commencer une phrase par : "En conclusion..." ; et on peut fort bien concevoir que deux langues ne considèrent pas sous un même angle la subdivision des textes en paragraphes. Les deux extrêmes, — paragraphe très long à la Proust ou à la Ruskin, paragraphe très court, de quelques mots, à la Victor Hugo — produisent chez le lecteur des effets voulus. Ce sont donc des moyens stylistiques non négligeables. Dans un texte de philosophie, au contraire, le découpage sera plutôt un moyen de faire ressortir le déroulement de l'argumentation : les paragraphes seront des charnières.

Dans la traduction d'un texte, il faut donc admettre que le traducteur a droit à une grande liberté dans la présentation du message LA ; c'est ce qu'exprimait fort bien Hilaire Belloc dans son article théorique sur la traduction (*op. cit.*) : «The translator must be emancipated from mechanical restriction, of which the two chief forms are the restriction of space and the restriction of form.» La liberté sur le plan de la forme, qui doit être canalisée par des procédés à la fois souples et codifiés, fait en somme l'objet principal de nos préoccupations. La liberté de découpage est plus difficile à codifier parce qu'elle porte sur de très longs messages ; mais elle n'en est pas moins essentielle, et l'on peut aisément fausser le déroulement d'un argument par le simple décrochage d'un paragraphe au mauvais endroit.

Nous pouvons donc poser en principe que, dans le cas surtout d'une langue "liée" comme le français, le découpage des paragraphes est une charnière du message, qui doit être rendue en LA au même titre que les autres unités de traduction. Il semble bien que cette liberté d'articulation ne soit pas toujours reconnue aux traducteurs

de textes officiels ; par exemple dans les publications bilingues de l'ONU, on semble attacher un certain prix à ce que les deux textes aient le même découpage. Un tel procédé facilite certainement la consultation de l'ouvrage par les délégués au cours d'une discussion ; mais il est dangereux d'en faire une règle absolue. D'ailleurs, une rapide statistique effectuée à partir de documents bilingues canadiens et européens montre que, pour un même texte, les paragraphes anglais sont moins nombreux que les paragraphes français et ne tombent pas toujours au même endroit.

§ 215. Ne prenons qu'un exemple, en terminant ; nous l'empruntons à un texte décrivant la fabrication du fromage de Cheddar. A la fin d'un assez long paragraphe, on trouve cette phrase :

"...It was here that Cheddar cheese was first systematically manufactured by Joseph Harding, an enterprising and progressive farmer.

He systematized the crude methods of farmers of that section of England and it was his method of manufacture that became the model for cheese-making in America."

Pour un lecteur français, il n'y a pas d'idée nouvelle entre ces deux paragraphes et le traducteur doit pouvoir les grouper ensemble, comme il l'aurait sans doute fait spontanément s'il avait rédigé ce texte en français. Il est possible cependant que le découpage anglais ait voulu mettre un accent d'insistance sur "He systematized", que l'on pourra rendre alors par un tour de présentation : "C'est à lui que l'on doit le procédé de fabrication, etc.". Nous sommes là sur un plan très délicat du message, où les procédés d'articulation sont indirects, parfois confusément sentis plutôt que systématiques ; il est très probable que, dans une large mesure, de tels procédés ne seraient pas réversibles (cf. Retraduction 178) et que nous touchons ici à l'une des limites de la traduction systématique qui est le but pratique de la stylistique comparée. Nous pourrions donc poser, en anticipant la conclusion du présent ouvrage, que dans la mesure où les techniques de la traduction que nous avons dégagées sont susceptibles de réversibilité, elles rentrent dans un système structural classifiable et jusqu'à un certain point mécanique. Tout le reste, en traduction, est subjectif et relève de la création littéraire.

CHAPITRE V

LA MODULATION DANS LE MESSAGE

§ 216. A propos du lexique (75), nous avons laissé entendre que la question de la modulation serait à reprendre dans le cadre du message. Rappelons en effet qu'une modulation, en stylistique comparée, est un changement de point de vue ; or, comme on pouvait s'y attendre, un tel changement n'est pas conditionné par la seule structure ; s'il en était ainsi, toute modulation serait à considérer comme un phénomène figé. On constate au contraire que les solutions obliques, au niveau du message, ne s'imposent pas d'elles-mêmes. Un traducteur peu expérimenté, ou peu curieux de dépasser la surface des choses, ne sent pas spontanément le besoin de recourir à un changement de point de vue". Envisagée sous cet aspect, la modulation devient la pierre de touche du bon traducteur, du traducteur qui a "du métier", alors que la transposition révèle simplement une bonne connaissance de LA. La modulation s'explique par la métalinguistique (246 sq.) et le démontage de son mécanisme devant une classe d'étudiants assez avancés pour en saisir la finesse et la pertinence, est l'un des exercices les plus formateurs, sur le plan culturel, que permettent les techniques de la traduction.

Aussi bien, nous avons assez longuement insisté sur la modulation lexicale pour que la légitimité du procédé apparaisse même à ceux qui n'en seraient pas persuadés. L'équivalence indiscutable entre deux unités du lexique telles que "firewood" et "bois de chauffage" permet de procéder par analogie dans le domaine du

(37) Plus la structure s'impose à un individu et moins il pense à recourir de lui-même aux solutions obliques. C'est le cas des populations bilingues, chez lesquelles la traduction n'est trop souvent qu'un simple calque des structures étrangères. Il faut ajouter à leur décharge que fréquemment ces populations parlent deux langues, mais tendent de plus en plus à partager une même culture, et par conséquent une même métalinguistique ; il devient de ce fait difficile de recourir à des modulations, qui sont précisément l'indice de divergences métalinguistiques.

message : "Don't stoop! : Tenez-vous droit!" Reste à défendre le changement de point de vue ; il est certain que "stoop" est plus direct que "se pencher", et que l'ordre : "Ne vous penchez pas" serait ambigu ; en fait, "stoop" exprime une attitude, qu'il faudrait rendre par une phrase négative : "ne vous tenez pas penché comme ça, ne vous voûtez pas ainsi". Nous serions ici, comme c'est fréquemment le cas, dans un domaine à cheval sur la structure (difficulté d'utilisation de "se pencher") et sur la métalinguistique : préférence pour les ordres positifs : "Taisez-vous!" plutôt que : "Ne parlez pas!", donc "Tenez-vous droit" plutôt que "Ne soyez pas penché".

Dans la presque totalité des exemples, l'explication de la modulation est à chercher exclusivement dans la métalinguistique. Soit le verbe "to fill" : le français n'emploie guère cette image pour indiquer une satisfaction gastronomique : "Je suis plein, je suis rempli" ne se disent guère ; "j'ai le ventre plein" est vulgaire. Il faut voir là une conséquence de la "civilité puérile mais honnête" de nos grands-parents, auxquels répugnaient certains mots tels que "manger", "boire", "digérer", etc. Ces tabous culturels obligent le traducteur à des changements de point de vue qui n'ont aucune excuse structurale, et qui par conséquent ne s'imposent pas à tous les usagers de LA avec une force égale. L'affiche de Coca-Cola qui proclame : "Coca-Cola refreshes without filling" (variante: "Coca-Cola does not fill") ne peut se traduire littéralement, d'autant plus que le sens de "fill" est subjectif. Les traducteurs canadiens ont bien vu la nécessité d'une modulation : "La boisson légère, qui rafraîchit." C'est une modulation par renversement, dont on peut trouver de nombreux exemples.

§ 217. A la différence des exemples d'équivalences et surtout d'adaptation, dont nous parlerons dans les deux derniers chapitres, la modulation a donc des causes qui participent à la fois de la pensée et de la structure. On pourrait poser en principe que la modulation exprime, d'une façon générale, l'opposition entre deux raisonnements et qu'elle est, de ce point de vue, un indice de divergence (31) entre deux langues, traduisant ainsi une divergence entre deux attitudes mentales vis-à-vis d'une même situation. Nous pensons en particulier aux modulations qui permettent au français de rester sur un plan conceptuel, par opposition au plan sensoriel où évolue l'anglais : "I read in the paper : j'ai appris par les journaux", par opposition à : "j'ai vu dans les journaux", qui indique un mode plus succinct de connaissance : "I heard of your appointment : j'ai appris (la nouvelle de) votre nomination".

Les deux exemples ci-dessus, représentant des points de départ différents (mots images), aboutissent en français à un même concept abstrait (mot signe), soit "read, heard : appris". Voici d'autres exemples de modulation exprimant cette même tendance :

"Have your secretary write us for a demonstration : Que votre secrétaire nous demande une démonstration". Mais la secrétaire elle-même est-elle indispensable ici? "Faites-nous la demande d'une démonstration. Demandez-nous une démonstration". Le français simplifie le réel, lorsqu'il consent à l'évoquer : "Phone for a taxi : Appelez donc un taxi" ("appeler" laisse implicite le moyen de communication); "I boarded a west-bound train at Winnipeg : j'ai pris à Winnipeg un train pour l'ouest". "He had dinner an hour earlier : Il avançait son dîner d'une heure". "Ils passèrent dans un rapide mouvement : Quick-moving feet pattered by." "He stood looking at the sea : Il s'arrêta pour contempler la mer". "Pour" implique une volition de la part de l'agent ; l'anglais constate seulement que ce dernier est immobile et regarde la mer ; il a très bien pu le faire sans le vouloir. C'est le même scrupule, la même défiance du jugement de valeur qui fait dire à un Anglais, auquel on demande la permission de téléphoner : "I'm afraid we're not on the telephone : Je regrette, mais nous n'avons pas le téléphone."

Ce passage du plan du réel au plan de l'entendement, que la modulation permet de réaliser tout en conservant intact le sens du message à traduire, n'est sans doute que l'une des raisons profondes qui justifient ce type de passage. Si, dans l'état actuel des recherches en ce domaine, il est difficile d'aller plus loin, il n'est pas inutile par contre de tenter un classement des différentes espèces de modulation.

Différentes espèces de modulations

§ 218. Le classement proposé ci-dessous se base sur la nature des opérations mentales que représente chacune des modulations ; par exemple, entre la phrase "to hang up the washing" et sa traduction "étendre le linge", il y a passage d'une vue concrète de la situation (hang, washing) à une vue plus abstraite (étendre, linge). Même si l'opposition "hang/étendre" est à la rigueur discutable, le mot français ayant fort bien pu naître à une époque où l'on faisait sécher le linge en l'étendant sur l'herbe, le terme "washing", lui, est plus concret que "linge" ; nous classerons donc cette modulation comme le

passage du concret à l'abstrait (Type N° 1) qui s'applique, notons-le en passant, aussi bien dans un sens que dans l'autre : Les modulations sont réversibles, au même titre que les autres procédés de traduction.

Remarque. On retrouvera tout au long de cette liste les procédés classiques de la rhétorique, procédés qui étaient appliqués en général à une seule et même langue. C'est ainsi que le procédé N° 1 rappelle la métonymie ; le N° 3 la synecdoque ; le N° 6, la litote, le N° 9 la métalepse, etc. Il est intéressant de retrouver, dans la subdivision en deux grandes classes des figures de rhétorique, l'ambivalence déjà notée pour les modulations ; celles-ci se trouvent en effet à cheval sur la structure et la métalinguistique, d'où leur répartition en figures de pensée et figures de mots ou tropes. Le lecteur retrouvera dans la liste ci-dessous sensiblement les mêmes divisions que pour les modulations lexicales (76).

§ 219. *Procédé N° 1 : L'abstrait pour le concret* (ou encore le général pour le particulier).

- ...and I don't mean maybe : ...et je ne plaisante pas !
- To sleep in the open : Dormir à la belle étoile
- She can do no other

}	Elle ne saurait faillir à sa mission ;
	Elle ne saurait agir autrement.
- THIS IS YOUR RECEIPT (Sur une facture) : Reçu du client.
- Buy Coca-Cola by the carton : Achetez Coca-Cola en gros (ou encore "à la douzaine", qui reste plus abstrait que "carton")
- Give a pint of your blood : Donnez un peu de votre sang.
- This parcel may be opened for inspection :
Peut être ouvert d'office.

Le français préfère insister sur les droits de l'administration des douanes plutôt que sur la mesure particulière qui en est la manifestation, dans ce cas l'ouverture du colis.

Cas particulier du procédé N° 1 : les "fausses abstractions" de l'anglais.

Un certain nombre de mots anglais recouvrent une conception de l'abstraction généralisée qui rend leur traduction très délicate en français. Ces mots sont reconnaissables au fait qu'ils tiennent souvent lieu de toute une proposition antérieurement exposée ; ce sont des espèces de déictiques abstraits. Le français, contrairement à ce qu'on attendrait, rendra ces mots par des termes concrets ; on effectue ainsi une modulation inverse allant vers le particulier, ce qui s'explique par ce caractère déictique, faussement abstrait, des exemples anglais.

Il a déjà été question de ces mots à propos du lexique (45). Nous avons vu comment, pour traduire "conditions" dans "Glass subject to such conditions is liable to break", il fallait se demander de quelles conditions il s'agissait, la réponse étant, en l'occurrence, "écarts de température". "Installation" rendra souvent "facilities". C'est un mot très général, bien que son extension soit moindre que celle de "facilities". Mais dans certains cas il devra faire place à un terme plus précis. Ex. : "mooring facilities : coffres d'amarrage".

On rattachera au procédé N° 1 le passage du pluriel (collectif) au singulier, ainsi que celui de l'article indéfini à l'article défini.

- I saw two men with huge beards :
Je vis deux hommes à la barbe de fleuve...
- Two priests over glasses of beer at a café (Sinclair Lewis) :
Deux ecclésiastiques attablés devant un bock...
- Troops can never be expected to fight on empty stomachs :
Il ne faut jamais demander aux troupes de se battre le ventre vide.
- Je la vois les yeux fermés : I can see her with my eyes closed.
- I wouldn't lift a finger : Je ne lèverais pas le petit doigt.³⁸

§ 220. *Procédé N° 2 : La modulation explicative.*

Cette modulation se retrouve sous diverses formes : la cause pour l'effet, le moyen pour le résultat, la substance pour l'objet. C'est une des modulations les plus caractéristiques du français, en ce qu'elle suppose une analyse de la réalité et un jugement de valeur sur cette dernière :

- This baffles analysis : Ceci échappe à l'analyse.
- You're quite a stranger : On ne vous voit plus.
- The sequestered pool (W. Irving) : L'étang mystérieux.
- Paris on Berlin Time : Horloge de Paris, Heure de Berlin.

§ 221. *Procédé N° 3 : La partie pour le tout.*

Dans cette rubrique, nous classons les modulations qui reposent sur l'application d'une caractéristique particulière à un ensemble (synecdoque), et qui sont à la base des variantes oratoires : *Le Palais Bourbon*, pour le parlement français ; *le septième art* pour le cinéma ; *la cité Phocéenne* pour Marseille ; *Auld Reekie* pour Edimbourg,

(38) Nous retrouvons ici, à un autre point de vue, les cas étudiés à propos des marques.

the Windy City pour Chicago, etc. Nous aurons l'occasion d'y revenir à propos des allusions prestigieuses (233).

Autres exemples :

- The islands had been the scene of several attacks :
Ces îles avaient été le théâtre de plusieurs attaques.
- He shut the door in my face : Il me claqua la porte au nez.

§ 222. *Procédé N° 4 : Une partie pour une autre.*

- He cleared his throat : Il s'éclaircit la voix.
 - He read the book from cover to cover :
Il lut le livre de la première à la dernière page.
 - The railway that spans Canada from coast to coast :
Le réseau qui dessert tout le Canada (ou : qui s'étend d'un océan à l'autre ; qui relie l'Atlantique et le Pacifique)
- Ce dernier exemple est également une explicitation, puisque "coast to coast" pourrait s'appliquer en fait à bien des pays.

§ 223. *Procédé N° 5 : Renversement des termes.*

- The reckless swoops downhill :
les plongeurs effrénés du haut des collines (cf. texte N° 4)
- ... as if he owned the house : comme si la maison lui appartenait.
- His clothes hung loosely around him :
Il flottait dans ses vêtements.
- I saw the town with the hill and the old castle above it with
the mountains beyond (Hemingway) :
Je vis la ville dominée par la colline et le vieux château,
sur un fond de montagnes.
- This figure is made up as follows :
Ce chiffre se décompose comme suit.
- Don't call up the stairs : N'appelle pas du bas de l'escalier.
- Yield right of way :
Priorité à gauche. (voir équivalences § 230).
- He had a hunch that all was not well :
Il eut le sentiment qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.
- You can have it : Je vous le laisse.

§ 224. *Procédé N° 6 : Le contraire négativé.*

- It does not seem unlikely that... : Il est fort probable que...
- He made it plain... : Il n'a pas caché que...

- Men will not always die quietly (J. M. Keynes) :
Les hommes ne mourront pas toujours sans se plaindre.
- He has a guilty conscience :
Il n'a pas la conscience tranquille.
- Come along quietly (policeman to man being arrested) :
Suivez-moi sans protester.
- a minor detail : un détail sans importance.
- little thinking that... : ne se doutant guère que...
- Forget it! : N'y pensez plus.
- with small hope of : sans grand espoir de
- The line's busy : La ligne n'est pas libre.
- Don't make me laugh : Laissez-moi rire.
- I know as little as you do about it :
Je n'en sais pas plus que vous.
- to keep Germany down by force :
empêcher par la force le relèvement de l'Allemagne. (TR et MOD)

§ 225. *Procédé N° 7 : De l'actif au passif, ou vice-versa.*

Il en a été question à propos de la voix (120).

§ 226. *Procédé N° 8 : L'espace pour le temps.*

- This in itself (lieu) presented a difficulty :
Cette opération présentait déjà (temps) une difficulté.
- Where my generation was writing poetry... these youngsters
are studying radio scripts :
Alors que ma génération faisait des vers... les jeunes d'au-
jourd'hui travaillent des textes pour la radio.
- Where earlier it was enough to obey the law now it is required
to expound it (L. Kronenberger) :
Alors qu'autrefois il suffisait d'observer la loi, il faut main-
tenant la faire connaître.
- I see him there, Bringing a stone, etc... (R. Frost) :
Je le vois encore, Agrippant fermement dans chaque main
une pierre, etc.

§ 227. *Procédé N° 9 : Intervalles et limites (de l'espace ou du temps).*

Dans le cas du temps la limite devient une date, et l'intervalle une durée. Cette modulation, qui joue un grand rôle dans les consi-

dérations ethnologiques, sera reprise à propos de l'adaptation (253). Citons-en deux exemples :

1) *dans le temps* :

— Foi the period under review : Depuis notre dernier numéro.

2) *dans l'espace* :

— No parking between signs : Limite de stationnement

§ 228. Procédé N° 10 : **Changement de symbole.**

On se rend bien compte, en comparant des métaphores figées (cf. la moutarde lui monta au nez, as like as two peas, etc.) que la symbolique des deux langues s'appuie tout naturellement sur des images différentes. Dans la recherche de la modulation, le traducteur aboutira ainsi à des changements de symboles, pour éviter une surtraduction qui consisterait à garder à tout prix la métaphore originale, même si celle-ci crée dans l'esprit du lecteur un effet de surprise, voire de dépaysement :

He earns an honest dollar : Il gagne honnêtement sa vie.

He plays second fiddle to him : Il joue les utilités.

gossamer fidelity (Poe) : fidélité de gaze (Baudelaire)

Hollow Triumph : Château de Cartes.

Trade followed the flag : Les soldats firent place aux commerçants

No one sees them fall : Elles tombent sans témoin.

the white man's burden : le fardeau de la civilisation³⁹.

§ 229. **La modulation figée dans le message :**

A plusieurs reprises, au cours des exemples ci-dessus, on aura noté que la modulation s'imposait d'elle-même, globalement en quelque sorte. C'est qu'on avait affaire à des modulations figées, correspondant sur le plan du message aux modulations figées du lexique (75-76) du type "fireboat : bateau-pompe". Nous appelons ces modulations figées syntaxiques des **équivalences**, et nous en traitons en détail dans le prochain chapitre. (ex. : Vous l'avez échappé belle : You've had a narrow escape).

Cependant, avant de quitter le domaine des modulations libres,

(39) Il faut bien noter que les modulations, comme les transpositions et d'une façon générale les principaux procédés de la stylistique comparée, sont susceptibles de se combiner entre eux ou à d'autres procédés. Soit la phrase : "Let sleeping dogs lie : Il ne faut pas réveiller le chat qui dort". On peut la considérer comme un tout, et dire que la phrase française est un équivalent (230). On peut aussi la découper en : "Let/Il ne faut pas" (Modulation N° 6) ; "dogs/chat" (Modulation N° 10) ; lie/réveiller (Modulation N° 5).

il convient de noter que ces dernières ont naturellement tendance à se figer dans la mesure où elles frappent l'esprit du lecteur et où elles acquièrent une notoriété publique. Il y a donc une différence entre le parallélisme des équivalences, qui se sont créées indépendamment dans chaque langue, devant une même situation — et à ce point de vue, on pourrait rechercher l'extension géographique plus ou moins grande des équivalences : "There's no room to swing a cat : C'était grand comme un mouchoir de poche" — et la diffusion d'une métaphore avec traduction-calque dans les autres langues : "le rideau de fer : the iron curtain" ; "the policy of containment : la politique d'endigement" ; "the rollback policy : la politique de refoulement", etc. Cette création stylistique, suivie de stabilisation et de traduction, est donc un processus normal pour la création d'équivalences ; on peut citer en exemple l'émergence progressive de la formule "a new deal", venue spontanément sous la plume de Mark Twain pour se figer dans un sens politique chez Roosevelt : the "New Deal" (d'où les autres "deals" politiques, le "Fair Deal", etc.)

Dans la mesure où une modulation se fige, sa traduction viendra plus rapidement à l'esprit du traducteur pour finalement s'imposer d'un seul coup, et apparaître dans les dictionnaires. C'est ce processus que nous allons maintenant étudier.